

COLLECTION
Inter cultures

REGARDS CROISÉS SUR LE MÉTISSAGE

Sous la direction de Laurier Turgeon



Les Presses de l'Université Laval

REGARDS CROISÉS SUR LE MÉTISSAGE

Sous la direction de
Laurier Turgeon

 CELAT

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
2002

Les presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour nos activités d'édition.

Révision linguistique : Catherine Broué et Anne-Hélène Kerbiriou
Conception et mise en pages : Diane Mathieu
Graphisme de la couverture : Élise Cropsal
Illustration de la couverture : œuvre de Christine Palmiéri

© LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, 2002

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 3^e trimestre 2002

ISBN 2-7637-7862-3

Distribution de livres UNIVERS

845, rue Marie-Victorin

Saint-Nicholas (Québec)

Canada G7A 3S8

Tél. (418) 831-7474 ou 1 800 859-7474

Télec. (418) 831-4021

<http://www.ulaval.ca/pul>

L'archéologie du colonialisme Consommation, emmêlement culturel et rencontres coloniales en Méditerranée

Michael DIETLER
Université de Chicago

Introduction

Mon intention dans le présent article est de recourir à l'analyse d'une rencontre coloniale protohistorique dans la France méditerranéenne pour démontrer les possibilités d'une contribution archéologique à la compréhension du colonialisme. Dans un premier temps, j'explique pourquoi la recherche archéologique portant sur les contacts coloniaux est essentielle au projet anthropologique destiné à explorer l'évolution comparée des situations coloniales et postcoloniales. J'explique ensuite pourquoi la situation coloniale, très particulière, à l'étude dans cet article, a été fondamentale pour le développement des idéologies et des pratiques coloniales modernes, pourquoi elle exige une exploration particulièrement critique de la part des archéologues, et en quoi les approches précédentes ont été problématiques. Après avoir brièvement rappelé les grandes lignes des contacts qui ont eu lieu durant l'Âge du fer entre les habitants indigènes de la France méditerranéenne et les différents agents coloniaux qui s'y sont succédés en provenance de l'Étrurie, de la Grèce et de Rome, je propose une approche susceptible de combler quelques lacunes des recherches précédentes et d'éclairer sous un jour nouveau la nature de l'emmêlement culturel en situation coloniale. Cette perspective, qui s'appuie sur de récents ouvrages théoriques traitant de l'anthropologie de la consommation, et sur les études coloniales et postcoloniales, se répercute plus largement sur l'archéologie du colonialisme.

L'archéologie du colonialisme

La recherche archéologique sur les rencontres coloniales est importante pour l'anthropologie dans son ensemble. Après tout, on a souvent attribué aux formes d'interaction sociétales englobées dans la rubrique du colonialisme le rôle de catalyseur principal des changements sociaux et culturels du monde moderne. En effet, durant les premières décennies du ^{xx}e siècle, on estimait que la moitié de la surface des continents de la planète connaissait une forme de domination coloniale et qu'environ les deux tiers de la population mondiale (plus de 600 millions de personnes) vivait sous l'autorité coloniale¹. De plus, de vastes régions, dont l'Amérique latine, avaient déjà, au cours des siècles précédents, souffert de longues périodes de transformations induites par une domination coloniale. On ne peut guère nier que la compréhension du monde « postcolonial » tel que nous le connaissons aujourd'hui, et de toutes les formes de « néocolonialisme » culturel et économique, ne peut faire abstraction de l'héritage historique du colonialisme. Il est également indubitable qu'une telle compréhension passe par l'exploration comparative de la vaste gamme des pratiques et des stratégies employées par les sociétés pour exercer un contrôle sur d'autres sociétés et par l'examen des multiples répercussions de ces pratiques (y compris toutes les formes de résistance). C'est pourquoi la recherche en anthropologie culturelle a remplacé, depuis quelques décennies, les conceptions structuro-fonctionnalistes ahistoriques des sociétés dites traditionnelles par un souci de reconstitution historique de l'expansion du « système mondial » capitaliste euro-américain et des innombrables formes d'emmèlement que ce système a connues dans le monde, selon les sociétés indigènes, durant les périodes coloniales et post-coloniales.

La discipline archéologique est à même de contribuer de façon importante à ce projet à plusieurs égards. En premier lieu, elle peut faciliter la compréhension de l'expansion du capitalisme euro-américain qui, depuis le ^{xvi}e siècle, a été responsable d'une diffusion sans précédent du colonialisme dans le monde², en fournissant des preuves qualitativement

1. A. Girault, *Principes de colonisation et de législation coloniale*, Paris, Larose, 1921, cité dans J. Osterhammel, *Colonialism : A Theoretical Overview*, Princeton, Marcus Wiener Publishers, 1997, p. 25.

2. F. Braudel, « The Perspective of the World », dans *Civilization and Capitalism 15th-18th Century*, vol. 3, Berkeley, University of California Press, 1992/1984; M. Ferro, *Colonization : A Global History*, Londres, Routledge, 1997; I. Wallerstein, *The Modern World System*, vol. 1, New York, Academic Press, 1974; E. Wolf, *Europe and the People without History*, Berkeley, University of California Press, 1982.

différentes (et indépendantes) de celles que peuvent apporter les textes coloniaux, source documentaire dominante des historiens. Parce que la plupart des puissances coloniales étaient lettrées, alors que la plupart des sujets de leur domination ne l'étaient pas (du moins à l'origine), les textes faisant état de tels contacts tendent à être très partiels et partiels. Certes, il est possible d'utiliser ces sources pour reconstituer une vision de la culture indigène et du processus colonial qui s'écarte des perspectives des observateurs coloniaux : Sahlins³, par exemple, nous en donne une preuve convaincante, tout en montrant la complexité de la tâche et la nécessité d'une critique rigoureuse des sources. Par ailleurs, les informations ethno-historiques recueillies par les anthropologues fournissent une source de renseignements complémentaires très riche, même si elles suscitent elles-mêmes des difficultés d'interprétation en ce qui a trait au recul historique, aux intérêts du moment, à la mémoire, à la traduction et à la transformation des racines de la conscience suscitées par la situation coloniale.

L'archéologie nous offre avant tout des moyens d'accès à la dimension matérielle de la rencontre et des procédés de la vie quotidienne par lesquels les gens ordinaires expérimentaient la situation coloniale et composaient avec elle. Certes, elle ne constitue en aucune manière une voie d'accès directe à la perception indigène de la situation coloniale : l'archéologie est une discipline d'interprétation aux prises avec de nombreux problèmes de données et d'épistémologie limitant l'ampleur et la qualité des informations qu'elle peut produire. Cependant, on assiste à un intérêt croissant, depuis quelques années, pour le rôle crucial de la culture matérielle dans les processus coloniaux chez les ethnologues et les historiens⁴, ce qui promet une collaboration fertile et synergique avec les archéologues dans l'étude de l'histoire coloniale⁵.

3. M. Sahlins, *How «Natives» Think : About Captain Cook, For Example*, Chicago, University of Chicago Press, 1995.

4. Par exemple, J. Comaroff et J. L. Comaroff, *Of Revelation and Revolution : Christianity, Colonialism, and Consciousness in South Africa*, vol. 1, Chicago, University of Chicago Press, 1991; et vol. 2, Chicago, University of Chicago Press, 1997; D. Howes, dir., *Cross-Cultural Consumption : Global Markets, Local Realities*, Londres, Routledge, 1996; N. Thomas, *Entangled Objects : Exchange, Material Culture, and Colonialism in the Pacific*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1991; L. Turgeon, dir., *Les entre-lieux de la culture*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998; L. Turgeon, D. Delâge et R. Ouellet dir., *Transferts culturels et métissages, Amérique/Europe ^{xvii}e-^{xxe} siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996.

5. Voir notamment P. V. Kirch et M. Sahlins, *Anahulu : The Anthropology of History in the Kingdom of Hawaii*, 2 vol., Chicago, University of Chicago Press, 1992.

Alors que l'anthropologie culturelle s'efforce de reconstruire l'histoire des « peuples sans histoire⁶ », l'archéologie, grâce à sa perspective temporelle sur la très longue durée et à sa possibilité de mettre au jour les transformations et les continuités, peut également contribuer à corriger une tendance encore présente qui consiste à répéter l'un des travers majeurs de l'ancien programme d'études sur l'« acculturation⁷ » : celui de construire des modèles de contacts coloniaux, dans lesquels les sociétés « traditionnelles » manquent de dynamisme et de ressort internes et apparaissent comme les victimes passives des changements radicaux introduits par un système capitaliste dévorant. L'archéologie peut contribuer à réfuter cette dichotomie perceptuelle étonnamment persistante, entre sociétés statiques et sociétés dynamiques, en montrant que toutes les sociétés, avant cet épisode relativement récent, possédaient une histoire complexe et dynamique qui leur était propre et étaient en pleine évolution au moment du contact.

Mais sans doute l'une des contributions les plus importantes de l'archéologie à l'étude du colonialisme tient-elle au fait que cette discipline constitue le principal accès aux contacts qui se sont produits dans le passé colonial précapitaliste, contacts pour lesquels il n'existe pas de textes, ou dont les textes de l'époque ne font guère état. Comme nous l'avons déjà remarqué, comprendre le colonialisme dans le cadre des contacts générés par le développement et l'expansion du système capitaliste euro-américain mondial, d'histoire relativement récente, nécessite une perspective comparative qui permet l'examen des dynamiques historiques du plus grand nombre de contextes possibles. Il est particulièrement important d'étudier les nombreuses situations coloniales qui ont précédé le colonialisme euro-américain, afin de déterminer les caractéristiques générales et spécifiques de ces phénomènes récents – déjà nombreux et variés – sur lesquels repose la plus grande partie de notre théorie anthropologique sur l'interaction coloniale⁸.

6. Wolf, *op. cit.*

7. J. Cusick, « Historiography of Acculturation : an Evaluation of Concepts and their Application in Archaeology », dans J. Cusick, dir., *Studies in Culture Contact : Interaction, Culture Change, and Archaeology*, Carbondale (Ill.), University of Southern Illinois Press, 1998, p. 126-145; M. Dietler, « Consumption, Cultural Frontiers, and Identity : Anthropological Approaches to Greek Colonial Encounters », dans *Confini e frontiera nella Grecità d'Occidente*, Atti del xxxvii Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto, 3-6 octobre, 1997, Naples, Arte Tipografica, 1999, p. 475-501.

8. Tout comme la « culture », le « colonialisme » est devenu l'un de ces concepts omniprésents en anthropologie et en histoire (sans parler des domaines tels que les sciences économiques, les sciences politiques, la géographie et les « études culturelles »)

En réalité, l'archéologie a un rôle fondamental à jouer dans la résolution d'un débat majeur, qui oppose parmi les chercheurs, ceux qui considèrent le « système mondial » moderne comme un phénomène nouveau lié au développement de l'Europe au xvi^e siècle⁹, et ceux qui y voient simplement le stade avancé de l'évolution continue et inexorable d'un système expansionniste dont l'origine remonte à plus de quatre mille ans¹⁰. Sans le recours aux données archéologiques, cette question fondamentale ne pourrait faire l'objet que de spéculations. Par ailleurs, les études archéologiques sur le colonialisme devraient servir à contrer une certaine tendance à la myopie historique chez les anthropologues et historiens de la culture, pour qui le colonialisme moderne euro-américain semble être quelquefois la seule question à l'ordre du jour. En effet, même si l'expansion du capitalisme dans le monde est indéniable, il est bon de rappeler,

sur l'importance desquels tout le monde s'entend, mais dont la définition reste sujette à nombre de désaccords. En effet, une lecture attentive de l'ensemble de la documentation existant à ce sujet révèle une grande variété d'acceptions et de façons de considérer en quoi ce terme recoupe les concepts tout aussi fluctuants d'« impérialisme » et de « colonisation » (M. Dietler, *Archaeologies of Colonialism : Rethinking Colonial Entanglements in Ancient Mediterranean France*, manuscrit non publié, s. d.). Devant cette hétérogénéité terminologique, j'ai choisi, pour des raisons pragmatiques, d'utiliser le terme « colonialisme » pour désigner les stratégies et les pratiques de contrôle provoquées par l'interaction avec les sociétés liées par des relations asymétriques de pouvoir, ainsi que les processus de transformation sociale et culturelle résultant de ces pratiques. Je réserve le mot « impérialisme » pour indiquer une idéologie ou un discours qui motive et légitime des pratiques de domination expansionnistes par une société sur une autre, de quelque forme que ce soit (conquête militaire, dépendance économique). J'ai recours au terme « colonisation » pour désigner le fait d'imposer une domination politique sur un territoire et un peuple étrangers et à l'expression « fonder des colonies » pour traduire l'implantation de nouveaux établissements dans des territoires étrangers. Ainsi, la colonisation est, en bout de ligne, renforcée ou maintenue grâce au colonialisme; mais le colonialisme peut également opérer sans la soumission formelle de territoires étrangers que suppose la colonisation. Il peut aussi précéder une éventuelle colonisation. Il serait légitime de se demander si des situations telles que le commerce étrusque ou massaliète entrent dans cette définition du colonialisme. Je les ai incluses dans le présent exposé à la fois parce que cette question me semble nécessiter une recherche empirique plutôt qu'une supposition *a priori*, et parce que, en tout état de cause, ils forment une partie importante de l'histoire plus vaste du colonialisme et de la colonisation dans la région.

9. Par exemple, F. Braudel, *op. cit.*, Wallerstein, *op. cit.*, et I. Wallerstein, « World System Versus World-Systems : a Critique », *Critique of Anthropology*, n° 11 (1991), p. 189-194.

10. Par exemple, A. G. Frank, « Bronze Age World System Cycles », *Current Anthropology*, n° 34 (1993), p. 383-429; B. K. Gills, et A. G. Frank, « 5000 Years of World System History : the Cumulation of Accumulation », dans C. Chase-Dunn et T.D. Hall, dir., *Core/Periphery Relations in Precapitalist Worlds*, San Francisco, Westview Press, 1991, p. 67-112.

par exemple, que l'empire romain a duré plus longtemps que n'importe quel empire moderne et que, à plusieurs égards, ses pratiques coloniales ont eu des conséquences culturelles et sociales plus profondes que la plupart des pratiques plus récentes (en termes de substitution linguistique, par exemple). Dans la même veine, il n'est pas inutile de souligner que la fin du *xx^e* siècle est loin de constituer la première expérience d'un moment « postcolonial » dans l'histoire du monde : l'histoire ancienne fourmille de tels épisodes (appelés souvent, en anglais du moins, *dark ages* « les temps obscurs » – expression qui me paraît assez ironique).

Comme dernier argument pour étayer l'importance de l'archéologie dans ce domaine, j'ajouterais que le millénaire d'histoire coloniale ancienne dans la région à l'étude ici est particulièrement pertinent pour la compréhension du développement des fondations idéologiques du colonialisme européen moderne. C'est pourquoi il est d'autant plus important d'en faire l'examen critique de façon rigoureuse. En effet, les mêmes sentiments, qui s'expriment chez certains auteurs anciens grecs ou romains quant aux bénéfices civilisateurs qu'apportent l'« hellénisation » ou la « romanisation » aux populations de « barbares » indigènes, sont profondément ancrés dans la culture européenne, et ont servi, de façon implicite ou explicite, à la justification idéologique de l'activité coloniale européenne moderne¹¹.

Ce n'est pas un hasard si les symboles de l'empire, associés au colonialisme européen, de même que les institutions et le vocabulaire de domination, ont souvent ressemblé à ceux des civilisations méditerranéennes anciennes : ces dernières ont servi de modèles aux pratiques modernes et de réservoirs de matériaux symboliques bruts dont la manipulation permettait l'invention de traditions culturelles ancestrales et d'une mission historique nationale. Parmi les nombreux exemples à notre disposition¹², mentionnons le cas de Napoléon III, qui utilisa explicitement la

victoire de César sur Vercingétorix et la Gaule comme modèle analogique pour mettre en avant les résultats bénéfiques de la soumission des « barbares » à la mission civilisatrice du colonialisme français¹³; le discours des colonisateurs hollandais lors de l'érection des fondations du château de Capetown en 1666, au cours duquel les conquêtes d'Alexandre, d'Auguste et de César furent invoquées pour situer symboliquement cette tentative coloniale moderne dans une tradition puisant ses racines dans la Grèce et la Rome ancienne¹⁴; l'origine imaginaire romaine des diverses cérémonies de prise de possession employées par toutes les puissances européennes au Nouveau Monde¹⁵; ou encore le recours à des termes renvoyant au pouvoir suprême pour les nouveaux « empires » européens – l'« empereur » Napoléon, le « Kaiser » (César) pour Wilhelm le Prussien, l'« Impératrice des Indes » pour Victoria.

La résonance idéologique de ces modèles coloniaux antérieurs et l'engouement moderne pour la Grèce et la Rome antiques trouvent leur origine à un moment précis de l'histoire européenne, la « Renaissance » du *xv^e* siècle, qui a vu s'ériger un nouveau mythe de l'héritage culturel européen. Ce n'est pas un hasard si cette période a également été témoin de la première phase de colonisation européenne moderne s'étendant au-delà de la Méditerranée¹⁶. En effet, le développement et l'embellissement de ce mythe ancestral sont liés à la fois à la production d'un champ de « capital culturel¹⁷ », processus dont l'enjeu était une différenciation des classes dans les sociétés européennes, et à un discours impérialiste fournissant un véhicule idéologique pour le colonialisme européen à l'étranger. Cet épisode historique a été marqué par le développement d'une phi-

Dietler, *Archaeologies of Colonialism*, op. cit.; A. Pagden, *Lords of All the World: Ideologies of Empire in Spain, Britain and France, c. 1500-c. 1800*, New Haven, Yale University Press, 1995.

13. M. Dietler, « «Our Ancestors the Gauls» : Archaeology, Ethnic Nationalism, and the Manipulation of Celtic Identity in Modern Europe », *American Anthropologist*, n° 96 (1994), p. 584-605; Napoléon III, *Histoire de Jules César*, vol. 2, Paris, Imprimerie Impériale, 1866, p. 397.

14. M. Hall, « The Archaeology of Colonial Settlement in Southern Africa », *Annual Review of Anthropology*, n° 22 (1993), p. 193.

15. P. Seed, *Ceremonies of Possession in Europe's Conquest of the New World, 1492-1640*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

16. W. Mignolo, *The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality, and Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995; D. B. Quinn, « Renaissance Influences in English Colonization », *Transactions of the Royal Historical Society*, n° 26 (1976), p. 73-93.

17. P. Bourdieu, *Distinction: A Social Critique of the Judgment of Taste*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1984.

11. M. Dietler, « The cup of Gyptis : Rethinking the Colonial Encounter in Early Iron Age Western Europe and the Relevance of World-Systems Models », *Journal of European Archaeology*, 3, 2 (1995), p. 89-111; M. Dietler, « The Archaeology of Colonization and the Colonization of Archaeology : Theoretical Reflections on an Ancient Colonial Encounter », dans G. Stein, dir., *Colonies : The Archaeology of Places, Practices, and Power*, Santa Fe, SAR Press, 2001; M. Dietler, *Archaeologies of Colonialism : Rethinking Colonial Entanglements...*, op. cit., s. d.; I. Morris, « Archaeologies of Greece », dans I. Morris, dir., *Classical Greece : Ancient Histories and Modern Archaeologies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 8-47.

12. Voir notamment P. Briant, « Impérialismes antiques et idéologie coloniale dans la France contemporaine : Alexandre le Grand modèle colonial », *Dialogues d'Histoire Ancienne*, n° 5 (1979), p. 283-292; Dietler, *The Archaeology of Colonization*, op. cit.;

losophie humaniste, caractérisée par un nouvel engouement pour les sociétés classiques de la part de la bourgeoisie, engouement qui a atteint son apogée durant l'ère victorienne (ou la Troisième République) et persiste encore, sous une forme atténuée mais toujours influente, au début du XXI^e siècle¹⁸. Au moment où l'archéologie s'élevait en discipline, les visions assez fantaisistes des cultures grecque et romaine inspirèrent des imitations et établirent les canons du goût dans tous les domaines, de l'architecture à la littérature en passant par l'art, la philosophie politique, l'ameublement, les jardins et la mode vestimentaire¹⁹. Certains de ces emprunts étaient délibérément historicistes, alors que d'autres se basaient sur les principes supposés universels et éternels que l'on croyait que la culture classique avait distillés et codifiés.

Au XIX^e siècle, la connaissance et le goût cultivé pour les « classiques » devinrent une forme puissante de « capital culturel », grâce auquel les membres de la classe dominante (alors essentiellement la haute bourgeoisie) pouvaient affirmer symboliquement leur supériorité culturelle et morale. Cette compétence culturelle spécialisée s'acquerrait à l'université et dans les institutions d'éducation secondaire ouvertes exclusivement aux privilégiés, qui formaient ainsi l'élite de chaque pays : la *public school* anglaise, le *Gymnasium* allemand et le « lycée » français (les deux derniers noms sont particulièrement révélateurs). Les programmes de ces établissements tendirent à être largement dominés par l'étude du grec et du latin, et de la littérature et de l'histoire gréco-romaines, car on croyait que le contact avec les civilisations anciennes idolâtrées influait puissamment sur le développement du caractère et du goût²⁰. Comme l'a sou-

18. Dietler, *The Archaeology of Colonization*, *op. cit.*; Dietler, *Archaeologies of Colonialism*, *op. cit.*; R. Jenkyns, *The Victorians and Ancient Greece*, Oxford, Blackwell, 1980; S. L. Marchand, *Down from Olympus : Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton, Princeton University Press, 1996; I. Morris, *op. cit.*; F. M. Turner, *The Greek Heritage in Victorian Britain*, New Haven, Yale University Press, 1981; J. Wohlleben, « Germany 1750-1830 », dans K. J. Dover, dir., *Perceptions of the Ancient Greeks*, Oxford, Blackwell, 1992, p. 170-202.

19. Voir entre autres L. Auslander, *Taste and Power : Furnishing Modern France*, Berkeley, University of California Press, 1996; F. Haskell, et N. Penny, *Taste and the Antique : The Lure of Classical Sculpture, 1500-1900*, New Haven, Yale University Press, 1981; S. Kostof, *A History of Architecture : Settings and Rituals*, Oxford, Oxford University Press, 1995; C. Mukerji, *Territorial Ambitions and the Gardens of Versailles*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

20. F. Ringer, *Education and Society in Modern Europe*, Bloomington, Indiana University Press, 1979; F. Ringer, *Fields of Knowledge : French Academic Culture in Comparative Perspective, 1890-1920*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

ligné Gérard²¹, le lycéen de la fin du XIX^e siècle était un « petit citoyen du monde classique de l'antiquité » pour qui l'histoire de son propre pays n'était qu'un bref épisode de l'histoire de Rome. Les connaissances des civilisations anciennes, érigées en barrières de la mobilité sociale pour ceux qui n'étaient pas bien placés pour acquérir cette compétence culturelle (c'est-à-dire devenir romanisés et surtout hellénisés), constituaient bien davantage que de simples conventions sociales. Elles s'élevaient elles-mêmes de plus en plus en institutions. En France, en Allemagne et en Angleterre au XIX^e siècle, la connaissance du grec et du latin n'était pas seulement nécessaire pour entrer à l'université, mais elle le devint également pour réussir les examens d'entrée dans la fonction publique, qui se mit à exiger des compétences poussées dans ces langues mortes²². En outre, il s'ensuivit que les politiciens et la haute administration de l'empire étaient tous imprégnés par « les classiques ». De Bismarck à Gladstone en passant par Napoléon III ou par les diplômés de l'École coloniale, tous partageaient un même bassin de goûts, de valeurs et de références culturelles implicites puisant à l'envi à une culture antique idéalisée et idolâtrée. Le premier ministre britannique, William Gladstone, par exemple, qui écrivit un ouvrage important sur la Grèce homérique²³, exprimait un sentiment commun à sa classe en parlant de « l'État d'Athènes à son apogée, c'est-à-dire la nature humaine à son apogée²⁴ ».

Évidemment, je ne prétends pas, dans cette brève discussion nécessairement schématique, que le recours à l'antiquité se manifestait de façon homogène : il était au contraire riche de complexités, de contradictions et de controverses. Par exemple, la nature de l'héritage gréco-romain a considérablement évolué depuis ses premières manifestations à la Renaissance, jusqu'à l'humanisme romantique du XVIII^e siècle et son incarnation bureaucratique dans la bourgeoisie des XIX^e et XX^e siècles. De

21. A. Gérard, « La vision de la défaite gauloise dans l'enseignement secondaire (particulièrement entre 1870 et 1914) », dans P. Viallaneix et J. Ehrard, dir., *Nos ancêtres les Gaulois*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II, 1982, p. 357.

22. J. Bowen, « Education, Ideology and the Ruling Class : Hellenism and English Public Schools in the Nineteenth Century », dans G. W. Clarke, dir., *Rediscovering Hellenism : The Hellenic Inheritance and the English Imagination*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 161-186; W. B. Cohen, *Rulers of Empire : The French Colonial Service in Africa*, Stanford, Hoover Institution Press, 1971; Marchand, *op. cit.*

23. W. E. Gladstone, *Studies in Homer and the Homeric Age*, Oxford, Oxford University Press, 1858.

24. Gladstone cité dans R. W. Livingstone, *Greek Ideals and Modern Life*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1935, p. 43.

plus, au cours de chacune de ces périodes, les précédents grecs et romains étaient soigneusement choisis et manipulés afin d'étayer tous les aspects d'une question philosophique ou politique. On les invoquait pour justifier autant le maintien du *statu quo* que l'adoption d'une réforme (comme, par exemple, dans le célèbre « débat des Anciens et des Modernes » en France²⁵). Ainsi, parlant du contexte politique, Marchand remarquait : « Depuis un siècle, le philhellénisme allemand est passé de la gauche aux libéraux puis à la droite, et du fétichisme de jeunes contestataires au credo des vieux académiciens²⁶ ». Le recours au passé gréco-romain ne peut pas non plus être réduit à une manipulation cynique visant à rationaliser l'ambition et la cupidité impériales. En réalité, on en appelait aux précédents romains et grecs autant pour critiquer les politiques et les pratiques impériales du moment que pour les justifier²⁷. Les excès du colonialisme romain, par exemple, que l'on tenait pour responsables de l'effondrement de l'Empire, étaient souvent allégués pour mettre en garde contre la corruption pouvant découler de la prétention et de la brutalité de l'Empereur²⁸. Mais ce qui caractérisait toutes les facettes de ces débats, c'était l'acceptation implicite de la pertinence directe du colonialisme gréco-romain pour les cas modernes, et la croyance en un patrimoine culturel « occidental » hérité des civilisations grecques et romaines anciennes. En d'autres termes, il existait un discours commun qui définissait implicitement les termes de la discussion en délimitant les frontières entre le pris pour acquis et l'impensable. Comme Jenkyns l'a souligné astucieusement à ce propos : « On reconnaît une idée influente au fait qu'elle soit acceptée par les deux parties d'un débat²⁹ ».

L'emprise ouvertement hégémonique des classiques sur la culture européenne a graduellement diminué avec l'effritement du monde victorien occasionné par la catastrophe traumatisante de la Première Guerre mondiale. Il est vrai que les programmes des études anciennes occupent aujourd'hui davantage la périphérie que le centre de la vie intellectuelle

25. C. Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 / 1692.

26. S. L. Marchand, *Down from Olympus : Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. 6.

27. Voir notamment J. A. Hobson, *Imperialism*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1902.

28. R. Koebner et H. D. Schmidt, *Imperialism : The Story and Significance of a Political Word, 1840-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 1964, p. 244.

29. Jenkyns, *op.cit.*, p. 333.

dans les universités européennes et américaines; mais elles dépassent encore largement en nombre les disciplines consacrées à l'étude d'autres cultures anciennes et, en réalité, aucune université ne se perçoit comme complète sans un tel département (contrairement, par exemple, aux départements d'études celtiques). En outre, le statut académique privilégié des études anciennes s'est perpétué avec davantage de force dans certains pays que dans le monde anglophone – citons pour principaux exemples l'Allemagne et la France, où il fallut attendre les décennies révolutionnaires des années 1960 et 1970 pour que souffle un grand vent de réforme³⁰. Enfin, alors qu'il est clair que le capital culturel des institutions scolaires et de la société en général n'est plus lié à la faculté de lire le grec, il reste que le mythe de l'ascendance culturelle créé à la Renaissance, et les hiérarchies culturelles engendrées par cette tradition, ont persisté sous une forme implicite profondément ancrée dans la conscience populaire. Bien que l'intérêt déclaré pour les études anciennes soit désormais le fait d'un nombre relativement faible de spécialistes, beaucoup des croyances suscitées par l'engouement de la Renaissance et des époques romantique et victorienne pour l'antiquité gréco-romaine ont été intégrées subtilement, sous forme d'attitudes inarticulées et implicites, aux mentalités, même à celle de gens qui ne connaissent plus l'antiquité et qui y attachent peu d'importance. Ces attitudes sont devenues une partie axiomatique d'un habitus populaire opérant au niveau des convictions incontestées quant à l'ordre « naturel » des choses. Un sondage récent (ouvertement informel) de Goudineau³¹ montre, par exemple, la persistance, même parmi la population française cultivée de notre ère postcoloniale, de l'idéologie d'une mission civilisatrice de la colonisation et d'une hiérarchisation culturelle entre « civilisation » et « barbarie » – la même idéologie qui a nourri la lecture que Napoléon III a faite de la conquête romaine de la Gaule³². Selon Goudineau, plus de 85 % des personnes interrogées estimaient que la conquête impérialiste de la Gaule avait été « bénéfique », et près de 60 % pensaient que cette conquête constituait un « modèle à reproduire ». Près de 70 % des personnes qui consi-

30. Marchand, *op. cit.*; Ringer, *op. cit.*

31. C. Goudineau, *César et la Gaule*, Paris, Errance, 1990.

32. Voir aussi M. Dietler, « "Our Ancestors the Gauls", *op. cit.*, p. 584-605; M. Dietler, « Consumption, Agency, and Cultural Entanglement : Theoretical Implications of a Mediterranean Colonial Encounter », dans J. Cusick, dir., *Studies in Culture Contact : Interaction, Culture Change, and Archaeology*, Carbondale (Ill.), University of Southern Illinois Press, 1998.

déraient de façon positive cette conquête jugeaient que cette dernière avait permis l'avènement de la « civilisation³³ ».

En quoi cette « colonisation » profonde de la conscience euro-américaine moderne par le monde ancien intéresse-t-elle la question centrale abordée dans le présent article? La réponse est à la fois complexe et délicate³⁴. Mais l'un des points les plus évidents à retenir est que les archéologues ont également été formés au sein de ce vaste champ discursif. Étant donné que l'éducation et le discours politique européens et américains ont été imprégnés de ces appels à l'antiquité et à son héritage colonialiste, il n'est pas surprenant que ce phénomène culturel ait eu un sérieux impact sur le développement des interprétations archéologiques de ces contacts coloniaux anciens. Ainsi, l'étroite imbrication des situations coloniales anciennes et modernes présente certaines difficultés de taille aux archéologues qui tentent de réexaminer et de comprendre le passé. Les amalgames de vocabulaire, par exemple, ont quelquefois conduit à accoler à ce dernier des structures et des motivations anachroniques issues du colonialisme moderne, comme le traitement du commerce de la Méditerranée antique en des termes dérivés des projets coloniaux nationalistes du XIX^e siècle³⁵ ou encore, j'y reviendrai plus tard, dans l'application des modèles « d'économies-mondes » pour reprendre une expression chère à Fernand Braudel. C'est pourquoi les chercheurs travaillant dans ce domaine doivent être particulièrement attentifs au contexte socio-historique de l'élaboration de leurs modèles interprétatifs et rester conscients des risques de résurgence des suppositions tautologiques.

En somme, la possibilité que l'archéologie puisse contribuer à l'étude plus générale des rencontres coloniales et du métissage dépend décidément du développement d'outils théoriques appropriés qui l'aideront à contourner certaines des difficultés que je viens d'évoquer. L'objectif de cet article est d'étudier le cas concret de la rencontre coloniale en France au cours du premier Âge du fer pour contribuer au développement de tels outils et ce, de deux façons. D'abord, il s'agit d'illustrer la raison pour laquelle la théorie des « économies-mondes »/« centre-périphérie », cadre d'analyse dont la popularité ne fait que croître chez les archéologues

33. Goudineau, *op. cit.*, p. 17-18.

34. Voir M. Dietler, « The Archaeology of Colonization and the Colonization of Archaeology », *op. cit.*; M. Dietler, *Archaeologies of Colonialism : Rethinking Colonial Entanglements*, *op. cit.*

35. Notamment, T. J. Dunbabin, *The Western Greeks : The History of Sicily and South Italy from the Foundation of the Greek Colonies to 480 BC*, Oxford, Oxford University Press, 1948.

depuis les dix dernières années³⁶, demeure extrêmement limitée et est particulièrement inadéquate pour traiter de la question des transformations culturelles et de celle du désir, de la consommation et des emmêlements interculturels qui sont au cœur de ce livre. Mais surtout, il s'agit ici essentiellement de proposer une approche alternative à la recherche archéologique sur les rencontres coloniales, – une approche fondée sur des développements théoriques dans les domaines de l'anthropologie de la consommation, de l'anthropologie historique du colonialisme et des études postcoloniales. Cette approche ouvre de nouvelles voies à la compréhension du processus d'emmêlement culturel qu'a suscité cette rencontre en permettant de recouvrir certains éléments des relations dynamiques entre l'action et les structures. Plus encore, elle permet des applications à d'autres situations coloniales.

La rencontre coloniale au premier Âge du fer

La rencontre coloniale dont traite le présent article constitue le premier épisode d'un processus long et complexe d'interactions coloniales ayant eu lieu durant le premier millénaire avant J.-C. et le début du premier millénaire après J.-C., dans la France méditerranéenne³⁷. Ce vaste processus colonial a englobé des agents étrangers de diverses origines engagés dans des relations de différents ordres avec de nombreuses sociétés indigènes, sur une période de plus de mille ans. Je limiterai mon analyse au début de ce processus et à une région bien précise. Toutefois, il est nécessaire de replacer cette situation coloniale d'envergure dans son contexte historique avant d'aller plus avant dans l'exposé.

La rencontre a commencé à la fin du VII^e siècle avant J.-C., avec l'arrivée de navires apportant des marchandises d'Étrurie sur les rives de la France méridionale. Autour de 600 avant J.-C., la ville portuaire coloniale de Massalia (aujourd'hui Marseille) fut fondée par les Grecs de la

36. Voir T. C. Champion, dir. *Centre and Periphery : Comparative Studies in Archaeology*, Londres, Unwin Hyman, 1989; C. Chase-Dunn et T.D. Hall, dir., *Core/Periphery Relations in Precapitalist Worlds*, San Francisco, Westview Press, 1991; K. Kristiansen et M. Rowlands, *Social Transformations in Archaeology : Global and Local Perspectives*, Londres, Routledge, 1999; M. J. Rowlands, M. T. Larsen et K. Kristiansen, dir., *Centre and Periphery in the Ancient World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987; R. S. Santley et R. T. Alexander, « The Political Economy of Core-Periphery Systems », dans E. M. Schortman et P. A. Urban, dir., *Resources, Power, and Interregional Interaction*, New York, Plenum, 1992, p. 23-49.

37. Voir M. Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France : Colonial Encounters, Entanglements, and Transformations », *Journal of World Prehistory*, n° 11 (1997), p. 269-357.

ville de Phocée (située sur la côte de la Turquie actuelle), et devint ainsi le premier établissement colonial permanent dans la région. Quelques décennies plus tard, une autre colonie phocéenne fut fondée à Emporium (Ampurias), sur la côte catalane de l'Espagne. Ces deux établissements coloniaux eurent une grande influence sur le type de commerce et d'échanges dans la région, bien que l'aire géographique et la nature de cette influence aient été très différentes, tout comme l'étaient les établissements coloniaux eux-mêmes. À la fin du VI^e siècle, certains objets grecs et étrusques avaient voyagé sur des centaines de kilomètres vers le nord, parvenant aux sites de la zone dite de « Hallstatt occidental » en Bourgogne, en Allemagne du sud-ouest et en Suisse. Des objets phénico-puniques et ibères commencèrent également à parvenir en France méditerranéenne à cette époque, particulièrement dans sa portion occidentale, où l'influence d'Emporium se faisait sentir (soit en Roussillon et dans le Languedoc Occidental). Au cours des siècles qui suivirent, Massalia commença elle-même à établir plusieurs petites sous-colonies le long de la côte, vers l'est et vers l'ouest (à Nice, Antibes, Hyères, Agde, etc.).

La fin du II^e siècle avant J.-C. marqua un changement radical dans l'évolution de la situation coloniale. Des armées de la République romaine en rapide expansion se lancèrent à la conquête militaire de la France méditerranéenne autour de 125 avant J.-C., conquête qui fut suivie par l'imposition graduelle d'une infrastructure administrative impériale qui perdura plus de 500 ans. Entre 58 et 51 avant J.-C., les armées romaines dirigées par Jules César se servirent de cette région pour lancer une autre campagne majeure qui soumit le reste de la Gaule au contrôle romain. L'occupation romaine dans la France méditerranéenne différait radicalement de celle des agents coloniaux grecs et étrusques. Rome était le premier des pouvoirs étatiques méditerranéens à posséder les capacités administratives et militaires et, peut-être, l'ambition impériale, pour imposer une suprématie politique au-delà d'un petit territoire entourant une ville portuaire. Les stratégies culturelles de domination employées par les Romains étaient très efficaces. Cependant, bien que les répercussions sociales et culturelles de la colonisation romaine aient été profondes, elles ne se firent pas sentir de façon immédiate ni uniforme. La persistance de monnaies locales et de documents gallo-grecs et ibères, plusieurs décennies après la conquête, indiquent la lenteur et la nature variable, selon les régions, du processus colonial qui conduisit à l'hégémonie culturelle romaine et à l'assimilation de l'identité locale. Néanmoins, pour ne nommer que la plus évidente des transformations que suscita cette situation coloniale, l'occupation romaine résulta en l'extinction graduelle des langues indigènes dans toute la région (ainsi que dans le reste de la Gaule, en

Espagne et en Italie) et leur remplacement par le latin, de même qu'en une restructuration du paysage en profondeur. Ce dernier processus engloba à la fois la réorganisation des propriétés rurales et des voies de communication, la création de monuments publics et d'autres structures (ponts, aqueducs, etc.) qui marquent encore le paysage rural actuel et l'évolution de l'environnement urbain de nombreuses villes de la région.

Le présent article se limitera à l'étude des deux premiers siècles de la rencontre, soit de la fin du VII^e siècle au milieu du V^e siècle avant J.-C., et des deux principaux agents de colonisation : les Étrusques et les Massaliètes. La réflexion en sera aussi restreinte aux sociétés indigènes de deux régions différentes : 1) le bassin inférieur du Rhône, le long de la côte est de la France méditerranéenne, où les premiers contacts coloniaux eurent lieu et 2) un secteur précis du nord-est de la France, du sud-ouest de l'Allemagne et de l'ouest de la Suisse, appelé la zone des *Fürstentum* de la région du Hallstatt occidental (que nous appellerons ici plus simplement la « région hallstattienne »), au nord de la vallée du Rhône. Il faut souligner que les interprétations des situations coloniales proposées ici sont spécifiques aux régions étudiées et ne peuvent s'appliquer à d'autres régions d'interaction coloniale à la même époque (tels le Languedoc Occidental, le Roussillon et Bourges). De plus, l'espace nous manque pour proposer autre chose qu'un résumé très succinct de la complexité des cas étudiés, et les lecteurs désirant davantage de détails devront consulter d'autres publications³⁸.

Les deux régions étudiées sont reliées par la vallée du Rhône, qui forme un couloir naturel entre deux chaînes de montagnes imposantes, les Alpes et le Massif Central, qui séparent l'Europe méditerranéenne de l'Europe tempérée. Durant le premier Âge du fer, soit depuis environ le milieu du VIII^e siècle jusqu'au milieu du V^e siècle avant J.-C., ces deux régions furent occupées par des sociétés possédant des cultures matérielles assez différenciées et, d'après les découvertes qui y ont été faites (tant

38. M. Dietler, « Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians : Early Iron Age Interaction in the Rhône Basin of France », dans T. C. Champion, *op. cit.*; M. Dietler, « Driven by Drink : the Role of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France », *Journal of Anthropological Archaeology*, n° 9 (1990), p. 352-406; M. Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction in the Rhône Basin of France : A Study of Early Iron Age Political Economy*, thèse de doctorat, Berkeley, University of California, 1990; M. Dietler, « The cup of Gyptis : Rethinking the Colonial Encounter in Early Iron Age Western Europe and the Relevance of World-Systems Models », *Journal of European Archaeology*, vol. 3, n° 2 (1995), p. 89-111; Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France », *loc. cit.*; Dietler, *Archaeologies of Colonialism*, *op. cit.*

dans les habitations que dans les cimetières), par des formes très différentes d'organisations sociales et politiques³⁹.

Les premières traces archéologiques des contacts coloniaux entre les États méditerranéens et les peuples indigènes du bassin inférieur du Rhône datent du dernier tiers du VII^e siècle avant J.-C. La plupart des spécialistes s'entendent aujourd'hui sur le fait que des marchands étrusques furent les instigateurs du commerce méditerranéen dans cette région⁴⁰. L'écrasante majorité des céramiques utilisées pour le transport et la consommation du vin constituent les indices les plus évidents de ce commerce. Ces articles importés sont essentiellement des amphores à vin étrusques⁴¹. Mais on retrouve également une quantité plus petite de céramique étrusque de type *bucchero nero*⁴², dont les formes sont exclusivement reliées à la consommation du vin : la cruche (*œnochoi*) et particulièrement la coupe (*kantharos*). Un plus petit nombre de céramiques grecques fut importé de la Méditerranée orientale et, encore une fois, ces dernières étaient constituées presque exclusivement de coupes à vin⁴³. Quel-

ques petits bassins de bronze d'origine étrusque furent également importés⁴⁴. Que ces vestiges soient les témoins d'un commerce de vin est hautement probable, surtout si l'on considère les nombreuses épaves remplies d'amphores étrusques retrouvées au large des côtes provençales du midi de la France⁴⁵. Ce commerce est également attesté par l'abondance, dans les établissements indigènes, de telles céramiques dans toute la région côtière du bassin inférieur du Rhône, et par leur présence en grand nombre dans les collections provenant de sondages de surface.

Autour de 600 avant J.-C., les Grecs ioniens de la ville de Phocée fondèrent le premier établissement colonial permanent de la France méridionale : Massalia (l'actuelle Marseille). L'établissement le plus ancien, que l'on connaît encore assez mal, fut visiblement limité à une zone d'environ 12 hectares, mais à la fin du VI^e siècle avant J.-C., l'agglomération s'était étendue à environ 40 hectares et était entourée d'un rempart défensif⁴⁶. Elle était située sur la rive nord de l'un des meilleurs ports naturels de la côte (l'actuel *Vieux Port*, anciennement *Lacydon*). Comme de récentes fouilles l'ont confirmé, les premiers habitants de Massalia buvaient du vin étrusque et d'autres vins importés⁴⁷. Toutefois, deux générations après la fondation de la colonie, ils avaient commencé à produire leur propre vin et à le commercialiser auprès des indigènes des environs dans un type d'amphore bien particulier, fait d'une pâte à haute teneur en mica⁴⁸. Ils importaient aussi de la vaisselle fine d'Athènes, dont ils utilisaient de petites quantités pour le troc avec les indigènes. Cependant, alors qu'on trouve à Marseille un vaste éventail de formes de céra-

39. Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction, op. cit.*; M. Dietler, « Early «Celtic» Socio-Political Relations : Ideological Representation and Social Competition in Dynamic Comparative Perspective », dans B. Arnold and D. B. Gibson, dir., *Celtic Chieftdom, Celtic State*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 64-71.

40. B. Bouloumié, « Le vin étrusque et la première hellénisation du Midi de la Gaule », *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, n° 32 (1981), p. 75-81; Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction, op. cit.*; J.-P. Morel, « Le commerce étrusque en France, en Espagne et en Afrique », dans *L'Etruria mineraria : Atti del XII Convegno di Studi Etruschi e Italici, Firenze 1979*, Florence, Leo Olschki, 1981, p. 463-508; M. Py, « Les amphores étrusques de Gaule méridionale », dans M. Cristofani, P. Moscati, G. Nardi et M. Pandolfini dir., *Il commercio etrusco arcaico*, Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1985, p. 73-94; M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nimoise*, 2 vol., Rome, École Française de Rome, 1990; mais voir aussi l'interprétation opposée de Bats : M. Bats, « Marseille Archaique : Étrusques et Phocéens en Méditerranée nord-occidentale », *Mélanges de l'École Française de Rome, Antiquité*, n° 110 (1998), p. 609-633.

41. Py, « Les amphores étrusques de Gaule méridionale », *op. cit.*

42. C. Lagrand, « La repartition du *bucchero nero* dans la vallée du Rhône et en Provence-Côte d'Azur », dans *Le *bucchero nero* étrusque et sa diffusion en Gaule méridionale (Actes de la Table-Ronde d'Aix-en-Provence, 21-23 mai 1975)*, collection Latomus 160, Bruxelles, Latomus, 1979, p. 124-138; Py, *Culture, économie et société protohistoriques, op. cit.*

43. B. Bouloumié, « Le rôle des Étrusques dans la diffusion des produits étrusques et grecs en milieu préceltique et celtique », dans *Hallstatt-Studien (Tübinger Kolloquium zur westeuropäischen Hallstatt-Zeit, 1980)*, Weinheim, VCH Acta humaniora, 1987, p. 20-43; Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction, op. cit.*; Py, *Culture, économie et société protohistoriques, op. cit.*

44. B. Bouloumié, et C. Lagrand, « Les bassins à rebord perlé et autres bassins de Provence » *Revue Archéologique de Narbonnaise*, n° 10 (1977), p. 1-31; B. Dedet, « Étrusques, Grecs et indigènes dans les Garrigues du Languedoc oriental au premier Âge du fer. Habitats et sépultures », dans P. Arcelin, M. Bats, D. Garcia, G. Marchand et M. Schwaller dir., *Sur les pas des Grecs en Occident*, Études Massaliètes 4, Paris et Lattes, Errance et A.D.A.M. Éditions, 1995, p. 293-294.

45. P. Pomey, et L. Long, « Les premiers échanges maritimes du Midi de la Gaule du vie au III^e s. av. J.-C. à travers les épaves », dans M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny, dir., *Marseille grecque et la Gaule*, Études Massaliètes 3, Lattes, A.D.A.M. Éditions, 1992, p. 189-198.

46. H. Tréziny, « La topographie de Marseille antique de sa fondation (600 av. J.-C.) à l'époque romaine », *Méditerranée*, vol. 82, n°s 3-4 (1995), p. 41-52.

47. L.-F. Gantès, « L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète », dans Bats, Bertucchi, Congès et Tréziny, *op. cit.*, p. 171-178.

48. G. Bertucchi, « Les amphores et le vin de Marseille, vie s. avant J.-C. - II^e s. après J.-C. », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, numéro thématique 25 (1992), Paris, CNRS.

mique attique⁴⁹, les coupes constituent l'essentiel des objets importés retrouvés dans les sites indigènes régionaux du premier Âge du fer⁵⁰. Vingt-cinq ans après la fondation de Massalia, les colons avaient également commencé à produire eux-mêmes de la céramique fine de deux types, dites céramique claire (ou pseudo-ionienne) et grise-monochrome. Là encore, contrairement à la grande variété des formes en usage à Massalia, les indigènes du bassin inférieur du Rhône n'ont vraisemblablement été intéressés qu'à deux formes d'origine grecque : la coupe et la cruche à vin⁵¹.

Vers la fin du VI^e siècle avant J.-C., il semble que les Massaliotes aient supplanté les Étrusques comme principaux agents du commerce sur toute la côte. De plus, dans le dernier tiers du VI^e siècle, des objets passant probablement par le port de Massalia remontèrent plusieurs centaines de kilomètres le long de la vallée du Rhône, jusqu'aux sites de la culture de Hallstatt en Bourgogne, dans le sud-ouest de l'Allemagne et en Suisse. On trouve ces objets dans des contextes comprenant des indices de centralisation politique et de stratification sociale marquées⁵². L'arrivée de

49. F. Villard, *La céramique grecque de Marseille (vie-ive siècle), essai d'histoire économique*, Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 195, Paris, De Boccard, 1960.

50. M. Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction in the Rhône Basin of France : A Study of Early Iron Age Political Economy*, thèse de doctorat, Berkeley, University of California, 1990; Py, *Culture, économie et société protohistoriques*, op. cit.

51. C. Arcelin-Pradelle, « La céramique grise monochrome en Provence », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, numéro thématique 10 (1984), Paris, Boccard; Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction*, op. cit.; M. Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France : Colonial Encounters, Entanglements, and Transformations », *Journal of World Prehistory*, n° 11 (1997), p. 269-357; M. Py, « Ensayo de clasificación de un estilo de cerámica de Occidente : los vasos pseudojonios pintados », *Ampurias*, nos 41-42 (1979-1980), p. 155-202; Py, *Culture, économie et société protohistoriques*, op. cit.

52. P. Brun, *Princes et princesses de la Celtique : le Premier Âge du Fer en Europe, 850 - 450 av. J.-C.*, Paris, Errance, 1987; P. Brun et B. Chaume dir., *Vix et les éphémères principautés celtiques : les vie-ve siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale (Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine)*, Paris, Errance, 1997; H. Härke, *Settlement Types and Patterns in the West Hallstatt Province*, Oxford, BAR International Series 57, 1979; W. Kimmig, « Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des Westlichen Mitteleuropa », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, n° 30 (1983), p. 5-78; C. Pare, « Fürstensitze, Celts and the Mediterranean world : Developments in the West Hallstatt Culture in the 6th and 5th Centuries BC », *Proceedings of the Prehistoric Society*, n° 57 (1991), p. 183-202; P. S. Wells, *Culture Contact and Culture Change : Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.

tels objets a jusqu'ici toujours été interprétée comme résultant d'un commerce grec sur de grandes distances le long de la vallée du Rhône jusque vers l'intérieur de la région hallstattienne⁵³. Pour de nombreuses raisons qu'il m'est impossible de détailler ici, cette hypothèse me semble hautement improbable. J'ai avancé au contraire que ce sont plutôt les réseaux d'échange et les intérêts indigènes qui expliquent leur déplacement de la Méditerranée jusqu'à la région hallstattienne⁵⁴. Pour les besoins de la présente étude, je me contenterai de préciser que, si les agents et les moyens précis ayant permis l'arrivée de ces objets en Hallstatt ne font pas encore l'objet d'un consensus (non plus que l'existence d'un hypothétique « commerce »), les objets découverts dans cette région sont essentiellement associés, dans le monde grec, à la consommation du vin. Je reviendrai un peu plus tard sur ce détail important.

Mis à part ces objets importés, le seul autre élément d'emprunt culturel au premier Âge du fer fut l'adoption de quelques techniques grecques de production de céramique (le tour et le four à ventilation contrôlée). Ces techniques étaient utilisées dans le bassin inférieur du Rhône pour fabriquer deux types de céramique hybride alliant des formes et des décors grecs et indigènes de diverses manières. Il s'agit, en fait, des versions indigènes de la céramique claire et grise-monochrome produite à Massalia⁵⁵. Encore une fois, il est intéressant de remarquer que, parmi toutes les formes produites dans ces ateliers locaux de la Provence et du Languedoc Oriental, seul un nombre très restreint de formes grecques fut imité en quantité importante. À l'instar de la céramique importée, ces objets d'imitation se limitaient presque exclusivement aux objets de consommation et de service du vin, soit les coupes et les cruches.

53. Mais voir les interprétations contradictoires de Morel et de Rolley : J.-P. Morel, « Marseille dans la colonisation phocéenne », dans Bats, Bertucchi, Congès et Tréziny, op. cit., p. 15-25; C. Rolley, « Le rôle de la voie rhodanienne dans les relations de la Gaule et de la Méditerranée (VII^e-V^e s. av. J.-C.) », *ibid.*, p. 411-418.

54. M. Dietler, « Greeks, Etruscans and thirsty barbarians : Early Iron Age interaction in the Rhône basin of France », op. cit. p. 127-141.

55. Arcelin-Pradelle, *loc. cit.*; Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction*, op. cit., p. 229-294; Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France », *Colonial Encounters, Entanglements, and Transformations*, *Journal of World Prehistory*, n° 11 (1997), p. 269-357; C. Lagrand, « La céramique «pseudo-ionienne» dans la vallée du Rhône », *Cahiers Rhodaniens*, n° 10 (1963), p. 37-82; C. Lagrand et J.-P. Thalmann, *Les habitats protohistoriques du Pègue (Drôme), le sondage n° 8 (1957 - 1971)*, Cahier 2, Grenoble, Centre de Documentation de la Préhistoire Alpine, 1973; Py, « Ensayo de clasificación », *loc. cit.*; M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nimoise*, 2 vols, Rome, École Française de Rome, 1990.

Or, bien que la majorité des objets importés dans le bassin inférieur du Rhône et dans la région hallstattienne aient été de toute évidence reliés à la consommation du vin, il existe des différences importantes entre les deux régions quant à la nature et au contexte des objets trouvés. Dans la région hallstattienne, les vestiges sont numériquement insignifiants en comparaison de ceux qui ont été trouvés pour la même époque dans le sud de la France⁵⁶, ou de la présence massive d'objets témoignant du commerce romain du vin qui s'étendit dans la région hallstattienne plusieurs siècles plus tard, quand 55 à 60 millions d'amphores de type Dressel I inondèrent la Gaule sur une période d'environ un siècle⁵⁷. Cependant, bien que beaucoup moins nombreux, les objets importés retrouvés dans la zone hallstattienne comprennent plusieurs objets spectaculaires, comme ce cratère en bronze de 1,6 mètres de haut trouvé dans le tumulus de Vix en Bourgogne⁵⁸, ce chaudron de bronze de 500 litres ornée de lions (en bronze coulé) extrait du tumulus de Hochdorf près de Stuttgart⁵⁹, ou ce chaudron et son trépied coiffé de têtes de griffons trouvé dans le tumulus de La Garenne en Bourgogne⁶⁰. Tous ces objets représentent les versions luxueuses des récipients, utilisés dans le monde grec pour mélanger le vin et l'eau, destinés aux festins à boire appelés *symposiums*. Parmi les autres objets reliés au vin retrouvés dans la région hallstattienne, citons les vases attiques à figures noires (pour la plupart, des coupes et des cratères à mélanger le vin)⁶¹ et quelques tessons d'amphores de Massalia ou d'autres amphores grecques en quantités très réduites⁶². De plus, ces objets (surtout les vases en bronze) tendent à être concentrés dans un petit

56. Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction*, *op. cit.*

57. A. Tchernia, « Italian Wine in Gaul at the End of the Republic », dans P. Garnsey et C.R. Whittaker dir., *Trade in the Ancient Economy*, Londres, Chatto and Windus, 1983, p. 87-104; A. Tchernia, *Le vin de l'Italie romaine : essai d'histoire économique d'après les amphores*, Paris, De Boccard (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 261), 1986.

58. R. Joffroy, *Vix et ses trésors*, Paris, Tallandier, 1979.

59. J. Biel, « Die Ausstattung des Toten », dans D. Planck, J. Biel, G. Süsskind et A. Wais dir., *Der Keltenfürst von Hochdorf : Methoden und Ergebnisse der Landesarchäologie*, Stuttgart, Konrad Theiss Verlag, 1985, p. 78-105.

60. Joffroy, *op. cit.*

61. F. Villard, « Des vases grecs chez les Celtes », dans F. Villard, *Les princes celtes et la Méditerranée*, Paris, La Documentation Française, 1988, p. 333-341.

62. G. Lüscher, « Der Amphorenimport in Châtillon-sur-Glâne (Kanton Fribourg/Schweiz) », *Germania*, n° 74 (1996), p. 337-360; D. Ramseyer, « Amphores massaliètes en territoire helvétique », dans M. Bats dir., *Les amphores de Marseille grecque*, Études Massaliètes 2, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1990, p. 259-261; H. Van den Boom, « Amphoren der Heuneburg », *ibid.* p. 263-266.

nombre de tumulus funéraires ostentatoires, déjà richement ornés d'objets indigènes prestigieux. Ces immenses tumuli font jusqu'à 50 à 100 mètres de diamètre, avec une chambre centrale en bois et un mobilier extrêmement élaboré (dont des chars de d'apparat à quatre roues, des bijoux en or et du matériel de festin indigène)⁶³. On retrouve également de la céramique attique et des amphores massaliotes dans quelques habitats fortifiés autour desquels les tumuli sont concentrés, habitats que la plupart des chercheurs ont interprétés comme des centres régionaux de pouvoir politique⁶⁴. On appelle généralement ces agglomérations *Fürstensitze*, ou « sièges princiers », bien que cette terminologie fasse depuis peu l'objet d'examen de plus en plus critiques⁶⁵.

La situation est très différente dans le bassin du Rhône inférieur. Les importations méditerranéennes y sont beaucoup plus nombreuses, d'une grande variété, de tous ordres et de toutes tailles. En réalité, à la fin du VI^e siècle, elles sont présentes dans pratiquement toutes les agglomérations du bassin du Rhône inférieur et en très grandes quantités dans les sites côtiers⁶⁶. Un très petit nombre d'objets proviennent également de quelques sépultures discrètes et dispersées (généralement, de petits tumuli de quelques mètres de diamètre, ou de sépultures dallées), et ils représentent une petite portion de l'ensemble des installations funéraires réperto-

63. Voir C. Pare, *Wagons and Wagon-Graves of the Early Iron Age in Central Europe*, Monograph 35, Oxford, Oxford University Committee for Archaeology, 1992.

64. Voir P. Brun, *Princes et princesses de la Celtique : le Premier Âge du fer en Europe, 850 - 450 av. J.-C.*, Paris, Errance, 1987; P. Brun et B. Chaume dir., *Vix et les éphémères principautés celtiques : les VI^e-V^e siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale (Actes du colloque de Châtillon-sur-Seine)*, Paris, Errance, 1997; S. Frankenstein, et M. J. Rowlands, « The Internal Structure and Regional Context of Early Iron Age Society in Southwestern Germany », *Bulletin of the Institute of Archaeology, London*, n° 15 (1978), p. 73-112; H. Härke, *Settlement Types and Patterns in the West Hallstatt Province*, Oxford, BAR International Series 57, 1979; W. Kimmig, « Die Griechische Kolonisation im Westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des Westlichen Mitteleuropa », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, n° 30 (1983), p. 5-78; C. Pare, « Fürstensitze, Celts and the Mediterranean world : developments in the West Hallstatt Culture in the 6th and 5th centuries BC », *Proceedings of the Prehistoric Society*, n° 57 (1991), p. 183-202; P. S. Wells, *Culture Contact and Culture Change : Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.

65. Brun et Chaume, *op. cit.*; M. Eggert, « Die «Fürstensitze» der Späthallstattzeit, Bemerkungen zu einem archäologischen Konstrukt », *Hammaburg*, n° 9 (1989), p. 53-66.

66. M. Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction in the Rhône Basin of France*, *op. cit.*, p. 564-700.

riées⁶⁷. Cependant, si elles sont plus nombreuses dans cette région, ces importations sont également beaucoup moins spectaculaires, la plupart consistant en des amphores à vin (principalement étrusques et massaliotes) et en céramiques pour la consommation du vin (étrusques, attiques, ionniennes, massaliotes et autres types grecs). Le contraste régional est particulièrement frappant sur des sites tels que Le Pègue, dans la périphérie nord du bassin du Rhône inférieur⁶⁸, ou Plan-de-la-Tour à Gailhan, à l'intérieur du Languedoc Oriental⁶⁹. Il s'agit de petits villages agricoles typiques dans lesquels on retrouve, dans toutes les structures, des amphores massaliotes et des céramiques claires et grises-monochromes dispersées parmi le déblai domestique. De plus, les fouilles ont mis au jour, dans chacune de ces petites agglomérations, des tessons d'amphores à vin importées plus nombreux que pour l'ensemble de la région hallstattienne. Or, il n'y a pas un seul site dans tout le bassin inférieur du Rhône qui ait livré un objet comparable aux vases de bronze spectaculaires trouvés dans la zone hallstattienne (ni un contexte funéraire semblable aux tumuli extrêmement riches dans lesquels ils ont été trouvés).

Critique des modèles de l'« hellénisation » et « des systèmes-mondiaux »

L'idée que le contact avec les sociétés méditerranéennes ait eu des répercussions culturelles et socio-politiques importantes sur les sociétés indigènes de l'Europe occidentale est fermement implantée dans la pensée archéologique, depuis très longtemps. Toutefois, les opinions varient quant à la nature précise et à l'explication de ces répercussions. Les analyses ont jusqu'ici tendu à se partager selon deux modèles interprétatifs. La première, que j'appellerai le modèle de l'« hellénisation », perdure

67. B. Dedet, *Rites funéraires protohistoriques dans les garrigues languedociennes : approche ethno-archéologique*, Paris, CNRS, 1992; Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction*, op. cit., p. 295-360; « Early "Celtic" Socio-Political Relations : Ideological Representation and Social Competition... », op. cit., p. 64-71; « The Iron Age in Mediterranean France », op. cit., Y. Gasco, « Les tumulus du Premier Âge du fer en Languedoc Oriental », *Archéologie en Languedoc*, n° 9 (1984), p. 1-246.

68. C. Lagrand et J.-P. Thalmann, *Les habitats protohistoriques du Pègue (Drôme), le sondage n° 8 (1957 - 1971)*, Cahier 2, Grenoble, Centre de Documentation de la Préhistoire Alpine, 1973.

69. B. Dedet, *Premières recherches sur l'oppidum du Plan de la Tour à Gailhan, Gard, Sondages 1975-1977*, Caveirac, Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental, 1980; B. Dedet, « Habitat et vie quotidienne en Languedoc au milieu de l'Âge du fer : l'unité domestique n° 1 de Gailhan, Gard », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, numéro thématique 17 (1987), Paris : C.N.R.S.

depuis la première découverte d'objets d'importation grecque il y a plus d'un siècle, et est toujours très répandue, surtout parmi des archéologues français et allemands⁷⁰. La seconde, extrêmement populaire depuis quelques années chez les chercheurs anglo-américains ou scandinaves et quelques chercheurs français, consiste en différentes versions de modèles « d'économies-mondes »⁷¹.

Il ne m'est pas nécessaire de m'étendre sur les incohérences de plus en plus évidentes du modèle de l'hellénisation⁷². Disons que ce concept plutôt nébuleux a été utilisé à la fois pour décrire et pour expliquer ce qui était considéré comme l'intégration ou l'imitation de la culture grecque (ou celle d'autres civilisations méditerranéennes) par les sociétés indigènes. Ce processus était accepté inconditionnellement comme le résultat inévitable du simple contact entre les « barbares » et les « civilisés », qui ne nécessitait aucune explication. Inéluctable et naturelle comme la gra-

70. Voir F. Benoit, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix-en-Provence, Publications des Annales de la Faculté des Lettres, 43, 1965; B. Bouloumié, « Le vin étrusque et la première hellénisation du Midi de la Gaule », *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, n° 32 (1981), p. 75-81; P. Jacobsthal, et E. Neuffer, « Gallia Graeca : recherches sur l'hellénisation de la Provence », *Préhistoire*, n° 2 (1933), p. 1-64; Kimmig, loc. cit.

71. Voir Brun, *Princes et princesses de la Celtique*, op. cit.; P. Brun, « L'influence grecque sur la société celtique non méditerranéenne », dans M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny dir., *Marseille grecque et la Gaule*, Études Massaliotes 3, Lattes, A.D.A.M. Éditions, 1992, p. 389-399; B. Cunliffe, *Greeks, Romans and Barbarians : Spheres of Interaction*, Londres, Batsford, 1988; Frankenstein et Rowlands, loc. cit.; K. Kristiansen, « The Emergence of the European World System in the Bronze Age : Divergence, Convergence and Social Evolution During the First and Second Millennia BC in Europe », dans K. Kristiansen et J. Jensen dir., *Europe in the First Millennium B.C.*, Sheffield. Sheffield Archaeological Monographs, 1994, p. 7-30; A. Sherratt, « What would a Bronze-Age world system look like? Relations Between Temperate Europe and the Mediterranean in Later Prehistory », *Journal of European Archaeology*, vol. 1, n° 2 (1993), p. 1-57.

72. Voir M. Dietler, « Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians : Early Iron Age Interaction in the Rhône Basin of France », op. cit., p. 127-141; M. Dietler, « Driven by Drink : The Role of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France », *Journal of Anthropological Archaeology*, n° 9 (1990), p. 352-406; « The Cup of Gyptis : Rethinking the Colonial Encounter in Early Iron Age Western Europe », op. cit., p. 89-111; J.-P. Morel, « Greek Colonization in Italy and in the West (Problems of Evidence and Interpretation) », dans T. Hackens, N. D. Holloway et R. R. Holloway, dir., *Crossroads of the Mediterranean*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 1983, p. 123-161; « Les Grecs et la Gaule », dans *Les Grecs et l'Occident. Actes du Colloque de la Villa « Kérylos » (1991)*, Rome, École Française de Rome, 1995, p. 41-69; R. D. Whitehouse et J. B. Wilkins, « Greeks and Natives in South-East Italy : Approaches to the Archaeological Evidence », dans T. C. Champion, op. cit., p. 102-126.

tivité, la haute culture, à l'image de l'eau, coulait toujours vers le bas. Pour les chercheurs formés dans la tradition de ce que Wohlleben⁷³ a judicieusement appelé la « grécolâtrie » (c'est-à-dire l'admiration pour la civilisation grecque antique et le « capital culturel » acquis par la connaissance des classiques dont j'ai parlé précédemment), la supériorité de la culture grecque et l'attrait qu'elle exerçait sur les autres cultures allait de soi. Bien que, comme nous l'avons déjà souligné, l'emprise hégémonique des classiques ait graduellement diminué depuis la Première Guerre mondiale, il n'en demeure pas moins que les archéologues formés dans cette tradition ont eu tendance à analyser les contacts coloniaux avec un bagage lourd de conceptions helléno-centriques et que les chercheurs qui s'évertuaient eux-mêmes à s'imprégner de la culture grecque auraient eu du mal à imaginer que les civilisations « barbares » qu'ils étudiaient n'auraient pas partagé le même enthousiasme pour le monde grec.

De toute évidence, l'hellénisation ne constitue pas une explication, mais plutôt un concept descriptif chargé d'une pléthore de préjugés ethnocentriques implicites. De plus, l'idée de supériorité culturelle comme concept signifiant pouvant être lié à la diffusion des objets est, pour parler franc, naïf, d'un point de vue anthropologique. Je doute sincèrement que les nombreux chercheurs européens qui l'ont considérée comme une explication raisonnable à la présence d'amphores et de coupes à vin grecques sur les sites indigènes autour de la Méditerranée eussent acquiescé aussi volontiers à une explication similaire pour la consommation massive de Coca Cola et de *blue-jeans* par l'Europe contemporaine. De toute évidence, le phénomène de consommation interculturelle exige des considérations plus complexes et plus subtiles sur les forces sociales et les structures culturelles qui régissent les goûts et les désirs.

En outre, ce concept est contredit par les découvertes : les données archéologiques révèlent tout autre chose qu'une attirance généralisée pour la culture grecque. On constate plutôt, pendant plusieurs siècles, une demande hautement sélective et régulière pour le vin et les contenants à boire, (et presque nulle pour d'autres objets) avec des distinctions régionales. Il est étonnant, par exemple, que le bassin inférieur du Rhône, en dépit de son avidité immédiate pour le vin, ait ignoré ou rejeté, pendant des centaines d'années, des pratiques et des biens culturels grecs fondamentaux tels que l'écriture, la monnaie, l'huile d'olive, l'habillement, les

armes et la religion⁷⁴. De plus, les types de demandes pour les marchandises méditerranéennes importées et l'historique de leur consommation diffèrent considérablement d'une région à une autre le long de la côte méditerranéenne française⁷⁵.

Le modèle explicatif des « économies-mondes » s'est, depuis peu, beaucoup répandu, comme le montre cet article abondamment cité de Frankenstein et Rowlands⁷⁶ et les travaux plus récents de Brun⁷⁷ et d'autres⁷⁸. Ces approches ont recours à des modèles de dépendance structurelle à grande échelle qui insistent sur les contre-flux de matériaux bruts et d'objets de prestige articulant une division régionale du travail. Ainsi, elles situent les relations politiques hallstattiennes à l'intérieur d'un cadre général ayant la Méditerranée pour centre, immense système mondial au sein duquel les chefs hallstattiens auraient étendu leur pouvoir en monopolisant le rôle d'intermédiaires dans l'extraction des matières premières, de l'Europe tempérée en direction de la Méditerranée (principalement l'étaïn et les esclaves). L'apparent effondrement de la structure politique hallstattienne au milieu du v^e siècle avant J.-C. est considéré comme le résultat des modifications apportées à ce système, modifications qui se sont répercutées sur le contrôle de l'accès aux objets de prestige méditerranéens.

Malheureusement, comme nous le verrons en détail plus loin, outre les anachronismes qu'ils soulèvent, ces modèles ont tendance à amplifier tous les travers identifiés dans les versions originales de la théorie de la mondialisation qui les a inspirés⁷⁹. Ils suscitent en particulier des explications mécanistes et réductionnistes, structurellement surdéterminées, et insistent sur la détermination centrale d'un processus périphérique. De

74. M. Bats, « La logique de l'écriture d'une société à l'autre en Gaule méridionale protohistorique », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, n° 21 (1988), p. 121-148; M. Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France », *loc. cit.*

75. *Ibid.*; M. Py, *Les Gaulois du Midi*, Paris, Hachette, 1993.

76. S. Frankenstein, et M. J. Rowlands, « The Internal Structure and Regional Context of Early Iron Age Society in Southwestern Germany », *Bulletin of the Institute of Archaeology, London*, n° 15 (1978), p. 73-112.

77. P. Brun, *Princes et princesses de la Celtique : le Premier Âge du Fer en Europe, 850 - 450 av. J.-C.*, Paris, Errance, 1987; Brun, « L'influence grecque sur la société celtique », *op. cit.*

78. Par exemple, Cunliffe, *op. cit.*; Kristiansen, « The Emergence of the European World System », *op. cit.*; Sherratt, *loc. cit.*

79. J.L. Comaroff, et J. Comaroff, *Ethnography and the Historical Imagination*, Boulder, Westview Press, 1992; W. Roseberry, « Political economy », *Annual Review of Anthropology*, n° 17 (1988), p. 161-185; W. Roseberry, *Anthropologies and Histories* ;

73. J. Wohlleben, « Germany 1750-1830 », dans K. J. Dover, dir., *Perceptions of the Ancient Greeks*, Oxford, Blackwell, 1992, p. 175.

plus, leur application archéologique présente de sérieux dangers⁸⁰. En général, l'effet des modèles de systèmes-mondiaux en archéologie a été moins heuristique qu'hallucinogène : ces derniers ont incité des chercheurs sérieux à voir des choses qui n'existent pas et à ignorer des développements importants dans certains secteurs, afin d'imposer des structures qui, par leur uniformité, nient l'historicité fondamentale du colonialisme⁸¹. Par exemple, en dépit de la prédilection que cette approche semble susciter pour les cartes mettant l'accent sur les flux de marchandises méditerranéennes en Europe⁸², un examen critique des données archéologiques soulève de sérieux doutes quant au caractère plausible d'un commerce important entre Massalia et la région hallstattienne, quant à l'existence de relations de dépendance et d'une division régionale du travail, et quant à la signification et au rôle attribués aux importations dans les contextes indigènes⁸³.

Il faut garder en mémoire que la quantité d'objets méditerranéens importés trouvés dans le domaine hallstattien est infime en comparaison

Essays in Culture, History, and Political Economy, New Brunswick, Rutgers University Press, 1989; M. Sahlins, *Islands of History*, Chicago, University of Chicago Press, 1985; M. Sahlins, « Cosmologies of Capitalism : the trans-Pacific sector of «the World System» », dans N. B. Dirks, G. Eley et S. B. Ortner, dir., *Culture/Power/History : A Reader in Contemporary Social Theory*, Princeton, Princeton University Press, 1994; N. Thomas, *Entangled Objects : Exchange, Material Culture, and Colonialism in the Pacific*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1991; E. Wolf, *Europe and the People without History*, Berkeley, University of California Press, 1982.

80. M. Dietler, « Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians » *op. cit.*; « The cup of Gyptis », *loc. cit.*; « Consumption, Agency, and Cultural Entanglement : Theoretical Implications of a Mediterranean Colonial Encounter », dans J. Cusick, *op. cit.*; G. Stein, *Rethinking World-Systems : Diasporas, Colonies, and Interaction in Uruk Mesopotamia*, Tucson, Arizona University Press, 1999; G. Woolf, « World Systems Analysis and the Roman Empire », *Journal of Roman Archaeology*, n° 3 (1990), p. 44-58.

81. N. B. Dirks, « Introduction : Colonialism and Culture », dans N. B. Dirks, dir., *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992, p. 1-26.

82. Par exemple, chez Brun, *Princes et princesses de la Celtique*, *op. cit.*; Cunliffe, *op. cit.*

83. J. Bintliff, « Iron Age Europe in the Context of Social Evolution from the Bronze Age Through to Historic Times », dans J. Bintliff, dir., *European Social Evolution : Archaeological Perspectives*, Bradford, University of Bradford Press, 1984, p. 157-226; M. Dietler, « Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians : Early Iron Age Interaction in the Rhône Basin of France », p. 127-141; p. 564-700; « The cup of Gyptis » *loc. cit.* p. 89-111; C. Gosden, « Gifts and kin in Early Iron Age Europe », *Man*, n° 20 (1985), p. 475-493; C. Pare, « Fürstensitze, Celts and the Mediterranean world : Developments in the West Hallstatt Culture in the 6th and 5th centuries BC », *Proceedings of the Prehistoric Society*, n° 57 (1991), p. 183-202.

des importations de la même époque dans le sud de la France. De plus, les objets, dont plusieurs montrent des signes évidents d'usure marquée et de réparations, sont concentrés dans un très petit nombre de sites funéraires prestigieux et d'habitats connexes. Rien ne prouve qu'il ait existé un flux continu de telles importations dans la région, et rien n'indique que leur redistribution pourrait avoir contribué au maintien de la structure politique hallstattienne, *a contrario* des hypothèses émises par les modèles de systèmes-mondiaux. Et même, en réalité, rien n'indique que ces importations aient été seulement redistribuées. Quant aux hypothèses sur un supposé commerce du vin de Massalia vers les centres politiques hallstattiens, le seul site au nord de la vallée du Rhône comportant un nombre important d'amphores est Bragny-sur-Saône⁸⁴, et des découvertes récentes montrent que ces amphores sont circonscrites aux débuts de la phase La Tène qui a succédé à la fin de la période Hallstatt que nous considérons. Ceci est pour le moins en contradiction avec les « mécanismes » des modèles mondiaux, qui considèrent que la chute du système politique hallstattien aurait été provoquée par l'abandon de l'hypothétique route commerciale vers Massalia. En outre, l'affirmation de l'existence d'un contre-flux de métal et d'esclaves vers la Méditerranée n'est étayée d'aucune preuve et se base plutôt sur des élargissements anachroniques à des périodes largement postérieures, durant lesquelles les relations coloniales avaient changé radicalement. La dernière objection est que les défenseurs de ces modèles ont toujours ignoré le rôle des sociétés indigènes de la France méridionale dans le réseau colonial, parce que ces sociétés n'ont pas connu le développement que l'on attendrait d'une « semi-périphérie » selon ces modèles. Pourtant, ces sociétés étaient situées dans la zone de contact direct, dans cet espace colonial qui forme ce que Denig appelle métaphoriquement « la plage », où les différences culturelles sont vécues et surmontées au quotidien. De plus, elles représentent une présence humaine formidablement active entre la région méditerranéenne et l'intérieur de la zone hallstattienne et doivent constituer un élément essentiel de tout modèle signifiant de l'économie politique régionale⁸⁵.

84. J.-L. Flouest, « Inventaire des amphores massaliètes des régions Berry, Bourgogne et Franche-Comté », dans M. Bats, dir., *Les amphores de Marseille grecque*, Études Massaliètes 2, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1990, p. 253-258.

85. M. Dietler, « Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians », *op. cit.*; « Commerce du vin et contacts culturels en Gaule au Premier Âge du fer », dans M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny, dir., *Marseille grecque et la Gaule*, Études Massaliètes 3, Lattes, A.D.A.M. Éditions, 1992, p. 401-410.

Qui plus est, ce recours facile aux mécanismes mondiaux pour le premier Âge du fer risque de faire obstacle à la compréhension de l'évolution de la situation coloniale et à la perception du rôle actif et de l'expérience indigènes dans le processus. Comme Nicholas Thomas l'a fait remarquer pour les contextes coloniaux historiques récents, « bien que le résultat ultime d'exploitation auquel aboutit l'économie mondiale puisse difficilement être occulté, une analyse mettant d'emblée la domination et l'extraction au centre des échanges entre sociétés risquerait de faire abstraction des relations de pouvoir qui ne supposaient pas, à l'origine, la subordination des peuples indigènes⁸⁶ ». Comme pour beaucoup d'autres situations coloniales, c'est commettre un sérieux impair analytique que d'assumer que les relations ou les structures asymétriques de pouvoir qui se sont progressivement mises en place aux époques ultérieures existaient nécessairement dès les premiers contacts de l'Âge du fer en France, alors qu'elles ne furent que la résultante d'une suite complexe d'interactions et d'emmêlements.

L'examen de cette phase initiale de la rencontre coloniale en France à l'Âge du fer est important, précisément parce qu'il est susceptible de révéler les processus historiques spécifiques qui ont conduit à l'emmêlement des sociétés indigènes et coloniales et la façon dont les premières expériences d'interaction ont établi les conditions culturelles et sociales à partir desquelles d'autres types de relations, souvent inattendus, se sont développés. Comme Dirks l'a fait remarquer à propos du colonialisme moderne, « il est tentant, mais erroné, d'attribuer un caractère intentionnel ou systématique à un ensemble d'activités et de résultats qui, bien qu'ils soient reliés et parfois coordonnés, étaient habituellement dispersés, désorganisés, voire contradictoires⁸⁷ ». Cet avertissement est encore plus valable dans le contexte de la Méditerranée occidentale archaïque. Pour comprendre comment les structures de dépendance et de domination coloniales se sont graduellement établies, souvent en l'absence d'instruments coercitifs de pouvoir, nous devons chercher à saisir toutes les nuances historiques de la « colonisation de la conscience⁸⁸ » et du rôle des objets matériels dans ce processus. Cela signifie que nous devons d'abord comprendre comment et pourquoi certaines pratiques et certains objets ont été intégrés à la vie quotidienne, alors que d'autres ont été rejetés ou ont fait l'objet de contestations, et comment ces objets et ces pratiques ont entraîné un processus d'emmêlement et de transformation.

86. Thomas, *op. cit.*, p. 84.

87. Dirks, « Introduction : Colonialism and Culture », *op. cit.*, p. 7.

88. J. L. Comaroff, et J. Comaroff, *Ethnography and the Historical Imagination*, *op. cit.*, p. 235-263.

Pour ce faire, le développement d'outils théoriques exigera de répondre à la question du rôle actif des sociétés indigènes et d'abandonner les hypothèses téléologiques préconçues, sous-jacentes dans les approches précédentes concernant l'inévitabilité du processus. La perspective de l'hellénisation a traité de l'emprunt interculturel comme d'un processus naturel, automatique et inéluctable, d'assimilation passive, par les « barbares », d'objets et de pratiques « civilisés » venant de donneurs grecs actifs. De même, l'une des critiques les plus sérieuses de la théorie des systèmes-mondiaux a été précisément qu'elle néglige le rôle actif de la périphérie⁸⁹. Dans leur effort pour construire ce que Sahlins a qualifié fort justement de « physique des forces historiques mondiales⁹⁰ », ces modèles ont succombé à divers degrés à une surdétermination structurelle réductionniste suivant laquelle l'explication résiderait uniquement au niveau des macrostructures économiques du pouvoir et de l'articulation mécaniste des modes de production. Lorsque l'on tient compte du rôle de « l'agir » des acteurs dans de tels modèles, il est généralement attribué aux sociétés du « centre ». L'histoire s'écrirait au centre, alors que les périphéries ne feraient que réagir de façon prédéterminée.

Consommation, action et structure

Malheureusement, de telles approches ne sont guère utiles pour expliquer l'extraordinaire variété des manifestations historiques d'interaction coloniale sur différentes parties de la périphérie d'un « système-mondial » donné, non plus que la diversité des phénomènes d'« hellénisation » que l'on constate dans les différentes parties de l'arrière-pays méditerranéen. Pour progresser dans notre compréhension de l'expérience coloniale et de ses conséquences évidentes dans des contextes spécifiques, nous devons reconnaître que l'adoption interculturelle d'objets ou de pratiques, processus à l'origine des premiers emmêlements, n'est pas un phénomène se déroulant à l'échelle des cultures ou des structures abstrai-

89. J. L. Comaroff et J. Comaroff, *Ethnography and the Historical Imagination*, *op. cit.*; Dietler, « The Cup of Gyptis », *loc. cit.*; W. Roseberry, *Anthropologies and Histories*, *op. cit.*; M. Sahlins, *Islands of History*, *op. cit.*; M. Sahlins, « Cosmologies of Capitalism » *op. cit.* dans N. B. Dirks, G. Eley et S. B. Ortner, dir., *Culture/Power/History : A Reader in Contemporary Social Theory*, Princeton, Princeton University Press, 1994; N. Thomas, *op. cit.*; E. Wolf, *op. cit.*

90. P. V. Kirch et M. Sahlins, *Anahulu : The Anthropology of History in the Kingdom of Hawaii*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, vol. 1, p. 2; Rathje, A. « The Adoption of the Homeric Banquet in Central Italy in the Orientalizing period », in *Symptica : A Symposium on the Symposium*, ed. by O. Murray, 1990, p. 279-288, Oxford : Clarendon Press.

tes. Il s'agit plutôt d'un processus actif de transformation et de manipulation créative auquel participent des individus et des groupes sociaux dont les intérêts divergent et qui usent de stratégies ancrées dans les relations politiques, les perceptions culturelles et les cosmologies locales. Les gens utilisent les contacts avec l'étranger à leurs propres fins politiques et ils donnent de nouvelles significations aux éléments culturels empruntés, conformément à leur propre cosmologie et à leur système de valeurs. Les objets étrangers sont intéressants, non pas (ou pas seulement) pour ce qu'ils représentent dans la société d'origine, mais pour leur signification culturelle spécifique et l'utilité qu'on leur attribue dans le contexte de leur consommation. C'est pourquoi les rencontres coloniales doivent être replacées dans la conjoncture de différentes logiques culturelles et sociales d'interaction et de demandes des différentes parties en cause.

Il est important de souligner que je ne cherche pas à mettre en avant la vision romantique d'un « agir » libre et sans entraves, mais plutôt à prendre en compte la dimension relationnelle de l'action motivée et des structures en tant que forces historiques mutuellement constitutives. Certes, l'histoire locale doit être replacée dans le contexte plus large de l'économie politique, mais d'une façon qui autorise l'existence d'une action humaine motivée et conséquente. L'un des principaux objectifs de cette étude est précisément de comprendre comment les sociétés indigènes, sous l'impulsion des désirs socialement situés de leurs propres membres, se sont engagées dans des relations de pouvoir politique et économique plus larges et ont été transformées au cours du processus. Une juste compréhension des rencontres coloniales ne peut être envisagée que si l'on prend équitablement en considération « l'agir » et la structure à différents niveaux. Une telle analyse doit accorder une attention particulière à la demande enracinée dans les dynamiques socio-politiques et les perceptions culturelles locales, tout en situant le processus historique d'interaction au sein d'une économie politique coloniale plus large.

Bien sûr, il est plus facile de proposer un tel programme que de le réaliser en analysant des cas concrets. Si la tâche est énorme même pour les ethnologues et les historiens, les archéologues ont, de plus, des problèmes de données spécifiques qui rendent l'approche de cette question de l'action motivée encore plus ardue. Néanmoins, bien que nous, archéologues, soyons peu susceptibles d'atteindre la précision enviable de l'anthropologie historique, je crois qu'il nous est possible d'ajuster nos lentilles analytiques de façon à mener à de nouvelles façons de voir et à améliorer considérablement la compréhension des situations coloniales anciennes.

Cet objectif de travail m'a amené à découvrir que l'examen du processus de consommation peut constituer un moyen particulièrement fin et utile de saisir l'action et l'expérience indigènes lors de la rencontre. En effet, il est possible de déceler des modes de consommation très révélateurs à partir de données archéologiques, pourvu que celles-ci soient étudiées selon une stratégie analytique appropriée. De plus, la consommation est une des pratiques dont les anthropologues et les historiens reconnaissent de plus en plus le caractère fondamental pour le développement du colonialisme. La documentation sur l'anthropologie de la consommation⁹¹ montre clairement que la demande ne constitue jamais une réponse automatique à la disponibilité des marchandises, surtout dans les situations coloniales. Cette demande doit être comprise comme un aspect de l'économie politique des sociétés qui suit la logique politique de la consommation dans certaines circonstances historiques précises⁹². C'est pourquoi l'évolution des goûts et des désirs dans le domaine de la consommation constitue un indicateur puissant de l'expérience locale de processus coloniaux plus globaux.

Bien sûr, il faut demeurer conscient du risque de remplacer un modèle anachronique par un autre; et il est évident que les aperçus théoriques dérivés de l'étude de la consommation à l'époque moderne et post-moderne du capitalisme tardif ne sont pas directement applicables à la préhistoire. La consommation est toujours un phénomène culturellement

91. Par exemple, A. Appadurai, « Introduction : Commodities and the Politics of Value », dans A. Appadurai, dir., *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 3-63; P. Bourdieu, *Distinction : A Social Critique of the Judgment of Taste*, op. cit.; M. Dietler, « Driven by Drink : the Role of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France », op. cit., p. 352-406; *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction*, op. cit.; « Consumption, Agency, and Cultural Entanglement : Theoretical Implications of a Mediterranean Colonial Encounter », dans J. Cusick, op. cit.; « Consumption, Cultural Frontiers, and Identity : Anthropological Approaches to Greek Colonial Encounters », dans *Confini e frontiera nella Grecia d'Occidente*, Atti del xxxvii Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto, 3-6 octobre, 1997, Naples, Arte Tipografica, 1999, p. 475-501; M. Douglas, et B. Isherwood, *The World of Goods : Towards an Anthropology of Consumption*, New York, Norton; D. Howes, dir., *Cross-Cultural Consumption : Global Markets, Local Realities*, Londres, Routledge, 1996; G. McCracken, *Culture and Consumption*, Bloomington, Indiana University Press, 1988; D. Miller, *Material Culture and Mass Consumption*, Oxford, Blackwell, 1987; « Consumption Studies as the Transformation of Anthropology », dans D. Miller, dir., *Acknowledging Consumption*, Londres, Routledge, 1995, p. 264-295.

92. Appadurai, op. cit., p. 29-31.

spécifique et la demande est toujours construite socialement et changeante historiquement. Cependant, le message principal de telles études concernant la manipulation symbolique de la consommation dans la construction identitaire et la politique du désir au sein de l'économie politique est certainement applicable au passé.

Pour comprendre la relation entre la consommation et l'identité, il faut considérer le fait que ces phénomènes rassemblés, dans le métalangage de l'anthropologie, sous la rubrique de la culture, ne sont ni statiques, ni rigides. La culture doit être comprise non seulement comme quelque chose hérité du passé, mais aussi comme un projet créateur continu : c'est une façon de penser, de percevoir et de résoudre les problèmes, y compris les problèmes liés à la rencontre avec des étrangers et à l'intégration d'objets et de pratiques étrangères⁹³.

Il faut aussi reconnaître que, lorsqu'un objet traverse des frontières culturelles, il ne transporte pas nécessairement les pratiques et les significations qui lui étaient associées dans son contexte d'origine. Pour revenir brièvement sur l'exemple de Coca Cola mentionné plus tôt, une bouteille de cette boisson consommée dans une société africaine n'a pas la même signification que si elle était bue à Chicago. À Chicago, c'est une boisson assez banale et omniprésente, consommée quotidiennement, surtout par les jeunes. Par contre, si on prend l'exemple du peuple Luo de l'ouest du Kenya (parmi lesquels j'ai effectué des recherches ethnographiques), le Coca Cola devient une boisson de luxe très prisée, généralement réservée aux visiteurs de marque et quelquefois intégrée à une commensalité cérémonielle (en effet, l'utilisation du Coca Cola chez les Luo rappelle plutôt l'utilisation du vin français dans les demeures bourgeoises de Chicago, où il serait impensable d'utiliser le Coca Cola de la même façon). Ainsi, la présence de bouteilles de Coca Cola n'est pas tant, dans ce cas, un signe de l'« américanisation » de l'Afrique, que de l'« africanisation » du Coca Cola. De même, on ne peut mesurer un processus supposé d'« américanisation » simplement en évaluant les quantités relatives de bouteilles de boissons gazeuses. Il faut comprendre le contexte de la consommation afin d'en déceler le sens et la signification. La même remarque serait vraie à Paris, à Moscou ou aux Caraïbes, où la consommation du Coca Cola suit d'autres schémas et relève d'une toute autre signification qu'à Chicago ou au Kenya. En effet, selon quelques reportages, on

93. Voir notamment M. Sahlins, *Islands of History*, Chicago, University of Chicago Press, 1985; M. Sahlins, « Cosmologies of Capitalism : the Trans-Pacific Sector of "the World System" », *op. cit.*

utiliserait en Russie le Coca Cola pour estomper les rides, en Haïti on pense qu'il peut faire revivre les morts et, à la Barbade, on croit qu'il peut transformer le cuivre en argent⁹⁴.

Cet exemple du Coca Cola et de l'« africanisation » de la consommation pourrait susciter certaines objections, et je m'empresse de préciser que je n'entends absolument pas insinuer que la consommation de Coca Cola en Afrique est une activité bénigne sans conséquences économiques et culturelles sérieuses. Je ne nie pas non plus que sa présence en Afrique relève de stratégies d'entreprise visant une pénétration du marché mondial. Je ne fais pas non plus l'apologie naïve d'une vision romantique de l'action indigène libre par laquelle la consommation deviendrait une forme autonome d'appropriation et de résistance libératrices. Comme j'ai pris la peine de le souligner auparavant, la consommation d'objets étrangers produit toujours des conséquences inattendues, et ce sont justement ces conséquences que l'on doit analyser pour comprendre le processus de l'emmêlement et la transformation de la conscience et de l'identité suscités par le colonialisme (ou le post-colonialisme). Toutefois, il ne s'agit pas d'un processus simple et homogène de « cocacolonisation⁹⁵ » de sujets périphériques passifs. Quels que soient les complots hégémoniques des dirigeants de Coca Cola quant à la domination du marché mondial, la demande pour cette boisson au Kenya occidental résulte de goûts locaux générés conformément aux conceptions culturelles et aux pratiques sociales locales. Pour qu'elles soient désirées et utilisées, les marchandises exotiques doivent toujours être imprégnées d'une signification culturelle locale pertinente et intégrées aux relations sociales du lieu. Et nous devons replacer dans leur contexte et comprendre ces processus de redéfinition et de réorientation si nous voulons saisir toutes les transformations suscitées par la consommation interculturelle.

Il reste à préciser que non seulement les mesures quantitatives brutes de la consommation de biens importés ne constituent pas le gage fiable de l'« acculturation » d'une société donnée (comme je l'ai déjà expliqué), mais que, paradoxalement, les objets ou pratiques importés peuvent même devenir d'importants marqueurs symboliques des frontières identitaires entre les consommateurs et la société d'origine. Cela peut

94. Howes, *op. cit.*, p. 6; M. Pendergrast, *For God, Country, and Coca-Cola : the Unauthorized History of the Great American Soft Drink and the Company that Makes it*, New York et Toronto, Maxwell Macmillan, 1993, p. 245-247.

95. U. Hannerz, *Cultural Complexity : Studies in the Social Organization of Meaning*, New York, Columbia University Press, 1992, p. 217.

être vrai même dans le cas de l'adoption de ce qu'Appadurai distingue comme des « formes culturelles dures » qui « sont accompagnées d'un ensemble de liens entre la valeur, la signification et la pratique incorporée, liens qui sont difficiles à rompre et à transformer⁹⁶ ». Le cas de l'« indigénisation » du jeu anglais de cricket en Inde, analysé par Appadurai⁹⁷, est classique à cet égard. L'adoption du base-ball américain au Japon en est un autre. Dans les deux cas, les jeux se déroulent avec le même équipement et selon les mêmes règles, dans des espaces construits de même forme. Pourtant, en raison de certains détails comme l'esprit motivant le jeu, le comportement attendu des joueurs et leurs origines et positions sociales, ces jeux apparaissent extrêmement différents dans chacun des contextes culturels. C'est pourquoi ces sports communs à deux cultures deviennent des sites privilégiés pour la révélation et la réification des frontières culturelles. Pour donner un exemple plus proche à la fois dans le temps et dans l'espace du cas étudié ici, on pourrait présumer que les versions grecques et étrusques du *symposium* représentent une situation analogue. Les textes grecs mentionnant la présence scandaleuses de femmes lors des symposiums étrusques devraient évoquer pour nous une différenciation et une adaptation de cette pratique adoptée.

Pour en revenir à la question de la logique culturelle et sociale du désir dans la consommation interculturelle de biens, les récits historiques des premières rencontres coloniales dans diverses parties du monde durant l'expansion européenne montrent que les produits européens n'étaient en aucune façon irrésistibles aux sociétés indigènes. Généralement, ces peuples montraient des préférences marquées pour les marchandises qu'ils acceptaient de recevoir ou de donner aux agents coloniaux et refusaient quelquefois tout échange⁹⁸. C'est pourquoi, par exemple, les premières tentatives anglaises pour engager les tribus autochtones américaines de la Nouvelle Angleterre dans le commerce des fourrures ont échoué, parce que ces peuples n'étaient pas du tout intéressés par les diverses marchandises que les colonisateurs avaient à leur offrir; c'est seulement après que les Anglais aient enfin compris la demande autochtone pour les *wampums* qu'ils furent en mesure d'amorcer une relation d'échange⁹⁹. De même,

les premiers Européens à avoir essayé d'obtenir des cochons (pour approvisionner leurs navires) aux Marquises relatèrent leurs difficultés à persuader les habitants du lieu de s'en séparer. Ces derniers estimaient leurs cochons (qui servaient lors des festins cérémoniels) bien plus que les haches et hachettes de fer que les Européens voulaient leur offrir en retour. Ils ne voulaient les donner qu'en échange de moutons (considérés comme une espèce particulière de cochon) et d'oiseaux (dont les plumes faisaient partie des insignes cérémoniels), dont les Européens ne voulaient pas se départir¹⁰⁰. Enfin, pour prendre un exemple plus proche spatialement et temporellement de l'Âge du fer européen, César¹⁰¹ nota que, contrairement à la consommation avide qu'en faisaient la plupart des tribus celtiques, les Suèves (Germaines) et les Nerviens (Belges) interdisaient l'importation de vin romain dans leurs territoires. La répartition géographique des amphores romaines pourrait indiquer qu'il s'agissait d'une pratique plus courante parmi les peuples germaniques¹⁰².

Comme je l'ai avancé plus tôt, la demande indigène dans l'Europe occidentale au premier Âge du fer était, elle aussi, spécifique et sélective. Dans la région à l'étude, pendant au moins deux siècles, elle fut largement limitée au vin et aux articles entourant sa consommation, alors que les autres objets et pratiques étaient refusés. Bien que la soif d'alcool importé puisse paraître au premier abord « naturelle » et comme allant de soi, une analyse un peu plus fine révèle que cela n'est pas le cas¹⁰³. Comme Mintz¹⁰⁴ l'a montré dans son analyse du désir insatiable, apparemment tout aussi « naturel », pour les sucreries et le sucre dans l'Angleterre moderne, les goûts et la demande pour un bien donné sont toujours le produit artificiel de circonstances socio-historiques particulières, et la signification de ce bien devient apparent lors de son utilisation dans les relations sociales. De plus, une analyse fouillée d'un mode de consommation apparemment transparent peut s'avérer extrêmement révélatrice, à la fois de la logique de l'action locale et de la structure des liens qui prévalent dans l'économie politique coloniale globale.

96. A. Appadurai, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 90.

97. *Ibid.*

98. Voir Sahlins, *Islands of History*, *op. cit.*; M. Sahlins, « The Economics of Develop-Man in the Pacific », *Res*, n° 21 (1992), p. 12-25; Sahlins, « Cosmologies of Capitalism », *op. cit.*

99. E. Shlasko, « The Roles of Wampum in Seventeenth Century North America », *Yale Graduate Journal of Anthropology*, n° 4 (1992), p. 56-63.

100. N. Thomas, *Entangled Objects : Exchange, Material Culture, and Colonialism in the Pacific*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1991, p. 95-97; voir également M. Sahlins, *Islands of History*, *op. cit.*

101. J. Caesar, *De bello Gallico*, 1980, IV, 2; II, 15, traduction de A. et P. Wiseman, *The Battle for Gaul*, Boston, Godine.

102. A. Fitzpatrick, « The Distribution of Dressel I Amphorae in North-West Europe », *Oxford Journal of Archaeology*, n° 4 (1985), p. 311-312.

103. M. Dietler, « Driven by drink », *loc. cit.* p. 352-406.

104. S. Mintz, *Sweetness and Power : The Place of Sugar in Modern History*, New York, Viking Penguin, 1985.

De telles perspectives appliquées à la recherche archéologique sur les contacts coloniaux exigent que l'on prenne grand soin d'identifier la demande locale et les modes de consommation spécifiques de la façon suggérée par la précédente discussion sur le premier Âge du fer¹⁰⁵. Cela suppose d'examiner en détail les contextes de consommation et les modes d'association des biens importés, ainsi que leur représentation quantitative relative et leur répartition spatiale. Comme complément important à cette recherche, il faudrait analyser les caractéristiques spécifiques des objets importés et consommés plutôt que les considérer, à l'instar de nombreux chercheurs, comme des importations exotiques génériques ou des « biens de prestige ». Pour établir des modèles plausibles de leurs rôles sociaux potentiels, de l'importance de la demande et des répercussions sociales qu'entraîne leur consommation, il faut avoir recours à une perspective comparative, à la fois ethnographique et historique. Enfin, l'analyse doit maintenir une perspective articulée régionalement autour de l'économie politique de l'interaction coloniale, perspective qui examine les processus de changement dans leurs dimensions spatiales et temporelles.

Alcool et construction sociale de la soif

Compte tenu de la préférence marquée des sociétés de l'Âge du fer étudiées pour la consommation du vin et d'articles liés au service du vin parmi la gamme beaucoup plus vaste d'objets et de pratiques exotiques potentiels, l'approche que nous venons d'expliquer exige une recherche sur le rôle social de la consommation d'alcool dans les sociétés non industrialisées, d'un point de vue ethnographique et historique. J'ai déjà abordé cette question en détail dans plusieurs précédentes publications¹⁰⁶ et ne peux en offrir ici qu'une brève récapitulation¹⁰⁷. Ces recherches suggèrent que, tout comme pour d'autres types de culture matérielle, la forme,

105. Voir également J. D. Rogers, *Objects of Change : The Archaeology and History of Arikara Contact with Europeans*, Washington (D.C.), Smithsonian Press, 1990.

106. Dietler, « Driven by Drink », *loc. cit.*; « Commerce du vin et contacts culturels en Gaule au Premier Âge du fer », *loc. cit.* p. 401-410; « Feasts and Commensal Politics in the Political Economy : Food, Power, and Status in Prehistoric Europe », dans P. Wiessner et W. Schiefelhövel, dir., *Food and the Status Quest*, Oxford, Bergahn Publishers, 1996, p. 87-125; « Theorizing the Feast : Rituals of Consumption, Commensal Politics, and Power in African Contexts », dans M. Dietler and B. Hayden, dir., *Feasts : Archaeological and Ethnographic Perspectives on Food, Politics, and Power*, Washington, (D.C.), Smithsonian (sous presse), 2001.

107. Voir également D. B. Heath, « Anthropological Perspectives on Alcohol : an Historical Review », dans M. Everett, J. Waddell et D. Heath, dir., *Cross-cultural Approaches to the Study of Alcohol : An Interdisciplinary Perspective*, Den Hag,

l'utilisation et la signification de l'alcool dans une société sont culturellement définies. Toutefois, en tant que forme de nourriture ayant des propriétés psychoactives spécifiques résultant de techniques particulières de préparation, les boissons alcoolisées constituent une classe à part de la culture matérielle « incorporée », dont les particularités en font un genre d'artefact rituel et social d'une importance fondamentale. En effet, l'alcool est utilisé depuis au moins le sixième millénaire avant J.-C.¹⁰⁸ et a connu une distribution très large chez les aborigènes presque partout dans le monde.

Dans presque toutes les sociétés où elle se pratique, la consommation d'alcool est avant tout un acte social. Elle survient presque exclusivement dans un contexte d'interaction personnelle et est régie par des règles et des attentes culturelles déterminant des aspects tel que le type de boisson permis, le temps et l'organisation des activités de consommation, le rituel qui l'accompagne, le sexe et l'âge des buveurs et le comportement attendu des buveurs selon le sexe et les contextes de consommation.

Peut-être la fonction sociale la plus répandue de l'alcool est-elle de faciliter les interactions et de canaliser le flux des relations sociales. Presque partout où il est bu, l'alcool fait partie intégrante de l'étiquette de l'hospitalité. Cette étroite association avec l'hospitalité confère à l'acte de boire une forte valeur sociale, en ce qu'il devient un élément clé dans l'établissement des relations d'obligations réciproques qui lient l'un à l'autre l'invité et son hôte. Par sa fonction institutionnalisée, l'acte de boire sert également partout à promouvoir la solidarité sociale dans le contexte des rituels sociocommunautaires tels que les festivals et les rites religieux. Toutefois, il ne faudrait pas en inférer pour autant que l'alcool ne sert qu'à cela. Les inégalités sociales ressortent par les tensions sous-jacentes de conflits qu'il suscite et sont souvent exprimées, voire créées, précisément par les modes d'interaction sociale qui favorisent l'expression de la solidarité. L'hospitalité, par exemple, comme l'échange de dons, favorise la cohésion sociale en établissant une relation entre l'hôte et son invité; il s'agit là toutefois d'une relation de redevabilité qui, si elle n'est pas respectée avec le contre-don, devient une relation d'endettement signalant une infériorité et une supériorité sociales. Elle peut, en effet, faire

Mouton, 1976, p. 41-101; D. B. Heath, « Anthropology and Alcohol Studies : Current Issues », *Annual Review of Anthropology*, n° 16 (1987), p. 99-120; D. Mandelbaum, « Alcohol and Culture », *Current Anthropology*, n° 6 (1965), p. 281-293.

108. P. E. McGovern, « Vin extraordinaire : Archaeochemists Sniff Out the Oldest Wine in the World », *The Sciences*, 36, 6 (1996), p. 27-31.

l'objet de calculs concurrentiels visant à augmenter le pouvoir et le prestige du donneur. De plus, les distinctions institutionnalisées de statut, de rôles ou d'autres catégories sociales (le sexe, l'âge ou la classe sociale, par exemple) sont souvent différenciées symboliquement par les différents modes de consommation de l'alcool : disposition des sièges, séquence du service, matériel utilisé, comportement attendu, etc.

L'acte de boire a également souvent un rôle économique marqué dans les sociétés traditionnelles, particulièrement en raison de son utilisation pour la mobilisation des travailleurs lors de la pratique institutionnalisée du « travail-festin » (y compris la corvée) qui leur est associée¹⁰⁹. Dans les sociétés où le travail n'est pas une marchandise commercialisable (dont la plupart des sociétés de la préhistoire), l'un des rares moyens disponibles pour mobiliser les individus autour d'un projet demandant un effort collectif important est cet événement du travail-festin au cours duquel les gens se rassemblent pour travailler, puis sont invités à un festin à la fin de la journée. Cette pratique, extrêmement répandue partout dans le monde, était d'une importance économique considérable dans les contextes allant de l'agriculture à la construction domiciliaire en passant par la production de fer ou les expéditions commerciales¹¹⁰. L'un des aspects importants, quoique rarement identifié, de cette pratique, est le fait qu'elle puisse constituer une forme d'exploitation, même dans le contexte de sociétés idéologiquement égalitaires. La raison en est que, dans ce type de sociétés, même si le mécanisme est théoriquement ouvert à tous, en pratique, sa manipulation habile à grande échelle dépend souvent d'une capacité différentielle pour la production agricole¹¹¹. Sans égard pour l'idéologie formelle du groupe, dès que, lors de ces festins, certains individus commencent à agir de façon prédominante comme hôtes, plutôt que comme invités, se présente le risque d'une escalade de l'exploitation et d'une différenciation sociale croissante.

L'acte de boire constitue également un outil de choix dans ce que j'ai appelé ailleurs la « politique commensale », c'est-à-dire le recours à

109. M. Dietler et I. Herbich, « Feasts and Labor Mobilization : Dissecting a Fundamental Economic Practice », dans M. Dietler et B. Hayden, dir., *Feasts : Archaeological and Ethnographic Perspectives on Food, Politics, and Power*, Washington, (D.C.), Smithsonian (sous presse), 2001.

110. *Ibid.*; C. J. Erasmus, « Culture Structure and Culture Process : the Occurrence and Disappearance of Reciprocal Farm Labor », *Southwestern Journal of Anthropology*, n° 12 (1956), p. 444-469; M. P. Moore, « Cooperative Labour in Peasant Agriculture », *The Journal of Peasant Studies*, n° 2 (1975), p. 270-291.

111. M. Dietler, « Feasts and Commensal Politics », *op. cit.*; « Theorizing the Feast », *op. cit.*

l'hospitalité commensale pour définir des relations de pouvoir et de rang social¹¹². Dans les sociétés où existent des rôles politiques formels et bien circonscrits, l'alcool a souvent une fonction préminente et réglementée, servant au maintien de l'autorité politique par l'hospitalité redistributive et le tribut. Dans les sociétés qui ne sont pas centralisées politiquement, ou dont l'autorité politique n'est pas institutionnalisée, la concurrence entre les individus ou les groupes pour le pouvoir informel (soit la capacité d'influencer les décisions et les actions du groupe) s'exerce fréquemment par la manipulation de l'acte de boire lors de l'hospitalité individuelle ou collective. Dans les sociétés à ethos égalitaire, où une abondance ostentatoire peut être perçue négativement, le caractère consommable de l'alcool fait de ce dernier un outil idéal pour l'acquisition du prestige et du pouvoir, en ce qu'il dissimule la manipulation du pouvoir sous la pratique socialement valorisée et admise de l'hospitalité. De fait, la générosité et l'avarice sont souvent définies en des métaphores centrées sur la pratique de l'hospitalité commensale¹¹³.

En tant que matière liquide, la boisson possède certaines propriétés distinctives. Dans la plupart des sociétés aborigènes (et certainement pour les peuples de l'Âge du fer européen), elle ne pouvait pas être entreposée très longtemps, contrairement à la monnaie ou aux objets de valeur non périssables; de par sa nature, elle nécessitait donc une consommation totale. Cela signifie que ses ingrédients constitutifs acquéraient de la valeur lors d'un processus de transformation culinaire et de consommation, dans un contexte de rituels sociaux, et non pas en vertu de son accumulation. En effet, l'alcool constitue un moyen de convertir des surplus agricoles, par le mécanisme du festin, en travail, en prestige, en pouvoir politique ou même en objets de valeur durables; il s'agit là d'un mécanisme très utile et très versatile de conversion indirecte qui peut servir à transformer le capital économique et symbolique dans les économies ayant des « sphères d'échange » autonomes¹¹⁴.

Vin et emmêlement culturel

Revenir à l'archéologie de la rencontre coloniale du premier Âge du fer en gardant à l'esprit ces considérations conduit à une compréhens-

112. *Ibid.*

113. N. D. Munn, *The Fame of Gawa : A Symbolic Study of Value Transformation in a Massim (Papua New Guinea) Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 49-73; R. Netting, « Beer as a Locus of Value Among the West African Kofyar », *American Anthropologist*, n° 66 (1979), p. 355.

114. Dietler, « Feasts and Commensal Politics », *op. cit.*; Dietler, « Theorizing the Feast », *op. cit.*

sion beaucoup plus nuancée de la nature sélective du désir indigène pour les importations méditerranéennes, tant dans la région hallstattienne que dans le sud de la France.

Dans le cas de l'importation en région hallstattienne de biens méditerranéens, compte tenu de l'extrême rareté des amphores, il appert que le vin en provenance de la Méditerranée n'a jamais fait l'objet d'un flux important durant cette période. La vaisselle à boire rare, exotique et spectaculaire était plutôt importée pour l'usage d'une élite dans le contexte d'activités festives. Cette vaisselle n'était pas, comme l'ont déjà souvent suggéré les chercheurs, des objets de prestige génériques destinés à la redistribution. Elle était plutôt réservée à l'utilisation et à l'enfouissement par la plus haute strate de l'échelle sociale. Son utilisation ne constituait pas non plus une tentative d'imitation du *symposium grec*, comme certains l'ont avancé¹¹⁵; on s'en persuadera facilement en examinant leur mélange, dans les sépultures, avec les cornes à boire, situles et autre vaisselle indigènes; elle représente davantage l'intégration de certains objets exotiques choisis à un répertoire convenu de matériel de festins nécessaire à des rituels sociaux diacritiques de commensalité déjà bien établis¹¹⁶. Ces objets sont essentiellement des « objets de luxe » dans le sens où Appadurai l'entend¹¹⁷, c'est-à-dire des signes rhétoriques dans le domaine de la représentation et de l'action politique; et leur valeur, dans ce contexte, provient de leur origine exotique et de leur perception en tant qu'objets spectaculaires et « coûteux » (dans le sens d'inatteignables, excepté par quelques-uns). Ils peuvent être identifiés comme une extension idéologique « naturalisante » de l'importance du symbolisme diacritique véhiculé par le matériel des festins et déjà noté dans cette région durant l'Âge du bronze¹¹⁸.

115. Dont B. Bouloumié, « Le symposium gréco-étrusque et l'aristocratie celtique », dans *Les princes celtes et la Méditerranée*, Paris, La Documentation Française, 1988, p. 343-383.

116. Dietler, « Feasts and Commensal Politics », *op. cit.*; Dietler, 1996, 1999b.

117. A. Appadurai, « Introduction : Commodities and the Politics of Value », dans A. Appadurai, dir., *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 38.

118. M. Dietler, « Feasts and Commensal Politics » *op. cit.*, p. 87-125; M. Dietler, « Rituals of Commensality and the Politics of State Formation in the « Princely » Societies of Early Iron Age Europe », dans P. Ruby dir., *Les princes de la Protohistoire et l'émergence de l'état*, collection de l'École Française de Rome 252, Naples, Cahiers du Centre Jean Bérard, Institut Français de Naples 17, p. 135-152.

Ce processus peut être vu comme une forme d'élaboration d'aliments et de pratiques culinaires différenciées, qui servent d'outils symboliques diacritiques à des sociétés hiérarchisées, où les cercles commensaux et les réseaux matrimoniaux étaient fermés en fonction des divisions de classe et naturalisés par des styles de consommation¹¹⁹. Dans ce cas, les obstacles que représentaient le transport et la communication empêchaient l'intégration d'ingrédients culinaires exotiques méditerranéens (tels que le vin) à la cuisine de l'élite sur une base courante, mais les récipients dans lesquels la nourriture et la boisson étaient servis offraient des moyens plus durables, plus visibles et inimitables de différencier la consommation de l'élite lors des festins, grâce à l'« encadrement » symbolique¹²⁰ de leur contenu. De manière significative, cette iconographie de la représentation du statut s'avère très similaire dans les sépultures les plus riches de la région de Hallstatt durant la dernière phase du premier Âge du fer, alors que les sépultures moins nanties montrent une hétérogénéité régionale beaucoup plus grande¹²¹. Une autre caractéristique venant appuyer l'interprétation présentée ici est que, pour l'une des premières fois dans les annales archéologiques européennes, des femmes étaient également enterrées avec un arsenal élaboré de matériel de festin, dont des importations méditerranéennes. Le tumulus de Vix, par exemple, était la tombe d'une femme. Cette constatation indique que les femmes et les hommes de l'élite étaient unis en tant que classe dans l'utilisation symbolique du festin pour affirmer leur différence sociale. Elle révèle un changement possible du rôle des femmes appartenant à l'élite, du statut de cuisinières et de servantes à celui de partenaires commensales. Un tel changement pourrait être lié à l'apparition de personnes spécialisées dans la préparation des aliments, que Goody¹²² associe à l'apparition

119. Voir P. Bourdieu, *Distinction : A Social Critique of the Judgment of Taste*, *op. cit.*; N. Elias, *The History of Manners*, New York, Pantheon, 1978 / Version allemande originale, 1939; J. Goody, *Cooking. Cuisine and Class : A Study in Comparative Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982; S. Mennell, *All Manners of Food : Eating and Taste in England and France from the Middle Ages to the Present*, Urbana, University of Illinois Press, 1996 (seconde édition).

120. D. Miller, *Artefacts as Categories : A Study of Ceramic Variability in Central India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

121. M. Dietler, « Early «Celtic» Socio-Political Relations : Ideological Representation and Social Competition in Dynamic Comparative Perspective », *op. cit.*, p. 64-71; C. Pare, « Fürstentum, Celts and the Mediterranean World : Developments in the West Hallstatt Culture in the 6th and 5th Centuries BC », *Proceedings of the Prehistoric Society*, n° 57 (1991), p. 183-202;

122. Goody, *op. cit.*

des classes et de la « cuisine », en distinguant ce qu'il appelle les sociétés « hiérarchiques » des sociétés « hiératiques¹²³ ».

Parmi les sociétés moins stratifiées socialement et moins centralisées politiquement du bassin inférieur du Rhône, la situation est très différente. Là, la nature de la demande était tout autre et l'influx remarquable de vin méditerranéen eut probablement un effet similaire à l'introduction des haches d'acier et de coquillages précieux en Nouvelle-Guinée¹²⁴ et à celle de la monnaie et du travail salarié dans les sociétés traditionnelles sans pouvoir central¹²⁵. En particulier, cet influx provoqua une escalade de la concurrence sociale centrée, dans ce cas, autour de l'institution du festin.

Dans les sociétés traditionnelles sans spécialisation ni institutionnalisation des rôles politiques, la manipulation politique de l'hospitalité commensale offre une avenue majeure pour l'acquisition de pouvoirs politiques et d'avantages économiques informels par l'intermédiaire du festin, qui permet la conversion du capital économique en capital symbolique, et réciproquement¹²⁶. Cependant, alors que, en principe, ce moyen est ouvert à toutes les familles et que tout le monde a accès aux moyens de base pour donner un festin, en pratique, l'existence de certaines contraintes amène souvent quelques individus à développer un accès privilégié aux avantages du système. La réussite d'une manipulation à grande échelle exige un surplus important de ressources agricoles convertibles en nourriture et en boisson, le contrôle d'un grand bassin de main-d'œuvre pour la préparation culinaire, et l'établissement et la gestion d'un réseau de ressources et de relations sociales¹²⁷. Pour devenir un acteur majeur dans ce domaine, il faut bénéficier d'une structure de soutien dont l'éla-

laboration exige normalement des années d'« investissement » habile en capital symbolique et en crédit social (il faut se bâtir une réputation d'hospitalité et de générosité, organiser et soutenir des festivals communautaires, représenter la communauté auprès des étrangers lors de cérémonies d'échange, aider les autres à organiser des fêtes, etc.). Il faut également parvenir graduellement à exploiter les ressources humaines (par l'acquisition de nombreuses femmes, par exemple, et l'expansion et l'exploitation cyclique des travail-festins). Au sein de chaque société, il existe des voies préétablies par lesquelles les chefs expérimentés peuvent se bâtir une « carrière » dans l'arène de la politique commensale. Ces voies exigent du temps, du travail et de la compétence, et supposent la participation des chefs à un réseau complexe d'obligations et d'alliances.

Dans un tel système, la soudaine disponibilité d'une source étrangère de boisson (dans le cas qui nous occupe, le vin méditerranéen) a pu, dans un premier temps, avoir été considérée par les particuliers ou les groupes déjà bien introduits dans la sphère de la politique commensale comme un moyen d'accroître leur prestige et leur pouvoir. Ces « grands hommes », « chefs », « leaders », aînés de lignage ou autres personnalités culturellement aptes à accumuler de l'influence politique¹²⁸ furent probablement les premiers à orchestrer des contacts avec des agents étrangers. Le vin a pu être considéré simplement comme un jalon supplémentaire de l'hospitalité garante de prestige et de main-d'œuvre lors des travail-festins¹²⁹ : il devait être plus intéressant que les boissons de grains indigènes, parce que son entreposage et son transport étaient beaucoup plus faciles (il pouvait être stocké en vue des festins), parce qu'il ne demandait pas de production directe et peut-être également en raison de ses effets psychoactifs accrus, dus à sa teneur en alcool plus élevée. Ces caractéristiques expliqueraient l'acceptation enthousiaste du vin comme objet d'échange, en dépit de l'absence apparente de la demande pour d'autres aspects des cultures étrusque et grecque.

123. Voir aussi Mennell, *op. cit.*

124. R. F. Salisbury, *From Stone to Steel : Economic Consequences of a Technological Change in New Guinea*, Melbourne, Melbourne University Press, 1962; A. Strathern, « Two Waves of African Models in the New Guinea Highlands », dans A. Strathern, dir., *Inequality in New Guinea Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 35-49; M. Young, *Fighting with Food : Leadership, Values and Social Control in a Massim Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971.

125. Voir G. Dalton, « The Impact of Colonization on Aboriginal Economies in Stateless Societies », *Research in Economic Anthropology*, n° 1 (1978), p. 131-184; R.H. Robbins, « Alcohol and the Identity Struggle : Some Effects of Economic Change on Interpersonal Relations », *American Anthropologist*, n° 75 (1973), p. 99-122.

126. M. Dietler, « Feasts and Commensal Politics », *op. cit.*; M. Dietler, « Theorizing the Feast... », *op. cit.*

127. Par exemple, voir H.W. Scheffler, *Choiseul Island Social Structure*, Berkeley, University of California Press, 1965, p. 216.

128. B. Hayden, « Nimrods, Piscators, Pluckers, and Planters : the Emergence of Food Production », *Journal of Anthropological Archaeology*, n° 9 (1990), p. 31-69; P. Lemonnier, *Guerres et festins : paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée*, Paris, CID - Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990; Scheffler, *op. cit.*

129. M. Dietler, « Feasts and Commensal Politics », *op. cit.*; « Theorizing the Feast », *op. cit.*; M. Dietler et I. Herbich, « Feasts and Labor Mobilization : Dissecting a Fundamental Economic Practice », dans M. Dietler et B. Hayden, dir., *Feasts : Archaeological and Ethnographic Perspectives on Food, Politics, and Power*, Washington, (D.C.), Smithsonian (sous presse), 2001.

Toutefois, en l'absence d'un réel monopole de l'accès aux sources du vin, ce dernier a pu vite devenir menaçant pour le pouvoir social de ces gérants informels. Il pouvait permettre à ceux qui avaient été jusqu'alors relativement désavantagés dans leur compétence à engager une politique commensale à grande échelle (par exemple, les hommes jeunes, les chefs moins influents) d'obtenir rapidement les moyens de le faire et d'organiser de grands travail-festins. La possibilité ainsi offerte dans ce secteur de la concurrence sociale n'aurait plus été limitée au système traditionnel basé sur l'élaboration graduelle et lente des conditions préalables. Au contraire, l'alcool pouvait désormais être obtenu et accumulé en échange de marchandises ou de services convoités par les commerçants méditerranéens, ce qui permettait de contourner les voies traditionnelles de consécration sur la scène de la concurrence politique. Cet élargissement des candidats potentiels à l'influence politique résulta probablement en une escalade de rivalités qui s'exprimèrent par la multiplication des festins, et en une demande accrue autant pour le vin méditerranéen que pour la nourriture et les boissons indigènes. La concurrence aurait continué à s'exercer surtout dans le domaine festif, parce que ce dernier avait été le premier autour duquel la rencontre coloniale s'était articulée et au cours duquel la compétition politique s'était d'abord exercée.

À l'appui de ce scénario, il est possible d'invoquer l'introduction de deux nouveaux styles de céramique dont la production débuta dans les territoires indigènes de la France méridionale au cours du VI^e siècle avant J.-C. : la céramique claire (ou pseudo-ionienne) et la céramique grise-monochrome. Le second élément principal de l'emprunt culturel durant cette période est particulièrement significatif : les techniques de production grecques utilisées pour leur fabrication.

Fernand Benoit, dans sa synthèse majeure sur le contact colonial, dit de la céramique claire : « Ne devant rien, ni dans ses formes ni dans sa décoration à la céramique indigène de l'époque de Hallstatt, elle est révélatrice de la profondeur de l'hellénisation de l'arrière-pays méditerranéen, mais aussi de ses limites, et de la constitution d'une «Grèce de l'Ouest», sous l'influence de la côte ionienne...¹³⁰ ». Une analyse plus nuancée m'amène à une toute autre conclusion. Ces poteries représentent un amalgame hybride complexe de techniques de productions importées (le tour et le four à ventilation contrôlée) et de concepts décoratifs et de formes

130. F. Benoit, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix-en-Provence, Publications des Annales de la Faculté des Lettres, 43, 1965, p. 175.

importées, combinées à diverses formes et motifs décoratifs indigènes¹³¹. De plus, l'idée que l'adoption du tour provient d'un désir d'imiter les Grecs est totalement erronée. En effet, il ne s'agissait pas d'un processus aussi simple que d'importer des objets ou de copier des formes ou des motifs grecs : l'entreprise nécessitait des coûts matériels énormes, dont l'installation d'équipements permanents (comme le tour, les fours fermés, les bacs pour la purification de l'argile et des entrepôts), un nouveau savoir spécialisé avec une transformation de la chaîne opératoire de production, ainsi que des compétences motrices tout à fait nouvelles. En bref, ces nouvelles techniques supposaient un changement dans l'organisation de base d'une partie de l'industrie de la céramique, qui passa de ce que Van der Leeuw et Peacock¹³² appellent une « industrie domestique » à une « industrie d'atelier ». J'insiste sur le fait qu'il s'agit d'un changement d'une partie seulement de l'industrie, parce que la céramique utilisée pour la cuisine et l'entreposage domestiques continuaient à être fabriqués selon les mêmes méthodes qu'auparavant.

Un tel développement suppose, par sa nature même, une augmentation considérable de la demande pour le type précis de céramique produit dans les nouveaux ateliers, parce que l'accroissement du volume de production constitue le seul avantage du tour. Considérant que la variété des formes de ces nouvelles poteries fines est presque exclusivement réservée à la fabrication de coupes et de cruches de style grec et de vaisselle de table dérivée des formes indigènes, il semble hautement probable que cet

131. C. Arcelin-Pradelle, « La céramique grise monochrome en Provence », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, numéro thématique 10 (1984), Paris, Bocard; M. Bats, « Céramique à pâte claire massaliète et de tradition massaliète », dans M. Py, dir., *DIOCER. Dictionnaire des céramiques antiques (vne s. av. n.è. - vne s. de n.è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattara 6, Lattes, A.R.A.L.O., 1993, p. 206-221; M. Dietler, *Exchange, Consumption, and Colonial Interaction in the Rhône Basin of France: A Study of Early Iron Age Political Economy*, thèse de doctorat, *op. cit.*, p. 229-294; « The Iron Age in Mediterranean France: Colonial Encounters, Entanglements, and Transformations », *op. cit.*, p. 269-357; C. Lagrand, « La céramique «pseudo-ionienne» dans la vallée du Rhône », *Cahiers Rhodaniens*, n° 10 (1963), p. 37-82; C. Lagrand et J.-P. Thalmann, *Les habitats protohistoriques du Pègue (Drôme), le sondage n° 8 (1957-1971)*, Cahier 2, Grenoble, Centre de Documentation de la Préhistoire Alpine, 1973; M. Py, « Ensayo de clasificación de un estilo de cerámica de Occidente: los vasos pseudojonios pintados », *Ampurias*, nos 41-42 (1979-1980), p. 155-202.

132. S. E. van der Leeuw, « Dust to Dust: a Transformational View of the Ceramic Cycle », dans S. E. van der Leeuw et A.C. Pritchard, dir., *The Many Dimensions of Pottery*, Amsterdam, University of Amsterdam, 1984; D.P.S. Peacock, *Pottery in the Roman World: An Ethnoarchaeological Approach*, Londres, Longmans, 1982.

accroissement de la demande ait été lié à l'augmentation des activités festives, dont un autre indice est l'augmentation du nombre d'amphores dans les vestiges des habitats. Graves et Longacre¹³³ ont récemment publié des données ethno-archéologiques sur un phénomène remarquablement similaire chez les Kalingas des Philippines, où la nouvelle opulence conférée par le travail salarié dans les mines d'or était immédiatement investie dans les festins, ce qui entraînait une augmentation de la production de céramique en réponse à une demande croissante¹³⁴. Dans le bassin inférieur du Rhône, cette escalade de la concurrence dans le domaine des festins et de la politique commensale fut accompagnée d'une transformation des pratiques funéraires qui indique un changement dans la signification des domaines rituels de l'action politique¹³⁵.

Enfin, outre cette étude de la logique de la demande pour certains objets traversant les frontières culturelles au premier Âge du fer, il n'est pas inutile d'examiner brièvement la question tout aussi importante de ce que l'on pourrait appeler la « demande négative » ou l'« indifférence », c'est-à-dire de ce que les gens choisissent de ne pas consommer parmi ce qui est disponible. En d'autres mots, j'aimerais mettre en évidence la logique sous-jacente au rejet et ses répercussions sur notre compréhension de l'identité indigène et du processus d'emménagement.

Peut-être l'élément le plus significatif à cet égard est-il l'habillement. Pour autant que l'on puisse en juger compte tenu du caractère parcellaire des données archéologiques à ce sujet, il n'existe pratiquement aucun indice pouvant faire croire à l'adoption de vêtements grecs dans les pratiques indigènes et ce, durant plusieurs siècles. Par exemple, les fouilles de sépultures et d'habitats indiquent que les bijoux grecs ne furent l'objet ni d'importation, ni d'imitation durant le premier Âge du fer en France. La question des tissus est plus complexe en raison des difficultés de conservation. Toutefois, dans les rares cas où des traces de tissus ont été identifiées, on ne retrouve aucun indice d'une influence grec-

133. M. Graves, « Pottery Production and Distribution Among the Kalinga : a Study of Household and Regional Organization and Differentiation », dans W. Longacre, dir., *Ceramic Ethnoarchaeology*, Tucson, University of Arizona Press, 1991; W. Longacre, « Pottery Use-Life Among the Kalinga, Northern Luzon, Philippines », dans B. Nelson, dir., *Decoding Prehistoric Ceramics*, Carbondale (Ill.), University of Southern Illinois Press, 1985, p. 345.

134. Pour un autre exemple, voir A. G. Pastron, « Preliminary Ethnoarchaeological Investigations Among the Tarahumara », dans C. B. Donnan et C. W. Clewlow, dir., *Ethnoarchaeology*, Los Angeles, Institute of Archaeology, UCLA, 1974, p. 108-109.

135. M. Dietler, « Early «Celtic» socio-political relations », *loc. cit.*, p. 64-71.

que. En effet, les exemples tels que le tumulus de Hochdorf constituent précisément le type de contexte funéraire d'une élite dans lequel on pourrait espérer retrouver du tissu importé de Grèce, si tant est que ce tissu existe. Pourtant, les nombreux fragments retrouvés dans les sépultures indiquent qu'il n'en est rien¹³⁶. Cette absence est d'autant plus significative que la documentation ethnographique indique que le vêtement et d'autres formes de parures corporelles (bijoux, tatouages, scarifications, peintures corporelles) sont étroitement associés à l'expression et à l'inculcation de l'identité. Ils constituent ce que Terry Turner appelle « l'épiderme social » : la frontière entre la société et le soi qui « devient la scène symbolique sur laquelle le drame de la socialisation se joue¹³⁷ ». La fonction des parures corporelles dans la réitération des distinctions de statut et des rôles sociaux est un mécanisme important de la naturalisation des catégories sociales et des comportements attendus lors de la formation de l'identité personnelle. De plus, comme Comaroff et Comaroff¹³⁸ l'ont montré pour l'Afrique du Sud, l'adoption de vêtements étrangers a constitué un instrument discret mais puissant de la transformation de la culture et de l'identité dans les contextes coloniaux¹³⁹.

On constate également un délai étonnamment long, d'environ quatre siècles, après la première rencontre avec la Massalia lettrée, avant que les peuplades indigènes du bassin du Rhône n'adoptent la pratique de l'écriture. On remarque également que les peuples situés à l'est de Massalia n'ont jamais adopté quelque forme d'écriture que ce soit jusqu'à ce qu'ils soient intégrés à l'empire romain¹⁴⁰. La nature distinctive de ce retard dans le développement de ce que l'on nomme le « gallo-grec » dans le bassin du Rhône est renforcée par la comparaison avec la chronologie de

136. H.-J. Hundt, « Die Textilien im Grab von Hochdorf », dans D. Planck, J. Biel, G. Süßkind et A. Wais, dir., *Der Keltenfürst von Hochdorf : Methoden und Ergebnisse der Landesarchäologie*, Stuttgart, Konrad Theiss Verlag, 1985, p. 107-115.

137. T. Turner, « The Social Skin », dans J. Chérfas et R. Lewin, dir., *Not Work Alone : A Cross-Cultural View of Activities Superfluous to Survival*, Beverly Hills, Sage Publications, 1980, p. 112.

138. J. Comaroff et J.L. Comaroff, *Of Revelation and Revolution : The Dialectics of Modernity on a South African Frontier*, vol. 2, Chicago, University of Chicago Press, 1997; J. Comaroff, « The Empire's Old Clothes : Fashioning the Colonial Subject », dans D. Howes, dir., *Cross-Cultural Consumption : Global Markets, Local Realities*, Londres, Routledge, 1996, p. 19-38.

139. Voir également B. Cohn, *Colonialism and its Forms of Knowledge : The British in India*, Princeton, Princeton University Press, 1996.

140. M. Bats, « La logique de l'écriture d'une société à l'autre en Gaule méridionale protohistorique », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, n° 21 (1988), p. 121-148.

situations similaires dans les régions environnantes¹⁴¹. Par exemple, moins d'un siècle fut nécessaire au développement du premier alphabet ibérique à partir de l'alphabet phénicien, à l'adoption de l'écriture levantino-ibérique par les Celtibères dans l'est de l'Espagne¹⁴², à celle de l'écriture léponto-étrusque en Italie du Nord¹⁴³ ou au développement de l'écriture étrusque à partir de l'alphabet des premières colonies grecques en Italie¹⁴⁴. Encore une fois, l'écriture constitue un élément hautement significatif de la transformation de la culture et de l'identité lors des contacts coloniaux, parce qu'elle peut modifier de façon sensible la perception du temps et la conscience historique¹⁴⁵.

On pourrait encore ajouter de nombreux éléments à la liste des traits culturels grecs que les indigènes de la France méridionale ont ignorés ou refusé de consommer durant des siècles¹⁴⁶. L'huile d'olive, la pratique de battre la monnaie (en dépit du recours occasionnel à la monnaie étrangère), les armes et les pratiques religieuses sont quatre exemples qui viennent immédiatement à l'esprit. Non seulement ces refus soulignent-ils bien la nature hautement sélective de la demande précoce et importante pour le vin, mais ils mettent en évidence certaines caractéristiques de l'identité culturelle et de la consommation interculturelle. Les peuples indigènes de la France méridionale n'avaient de toute évidence aucun désir d'imiter les Grecs. Pour paraphraser les commentaires de Marshall Sahlins¹⁴⁷ concernant la réponse des peuples du Pacifique aux commerçants européens, ils ne voulaient pas ressembler à des Grecs, ils voulaient plutôt leur propre culture mais « en plus grande et meilleure ». Et ils uti-

141. M. Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France », *loc. cit.*

142. J. de Hoz, « The Celts of the Iberian peninsula », *Zeitschrift für celtische Philologie*, n° 45 (1992), p. 1-37.

143. P.-Y. Lambert, *La langue gauloise. Description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies*, Paris, Errance, 1994, p. 71-79; M. Lejeune, *Textes gallo-étrusques, textes gallo-latins sur pierre (Recueil des Inscriptions Gauloises, vol. 2, fasc. 1, Paris, C.N.R.S., 1988.*

144. G. Bonfante et L. Bonfante, *The Etruscan Language : An Introduction*, New York, New York University Press, 1983; M. Lejeune, « Rencontre de l'alphabet grec avec les langues barbares au cours du Ier millénaire avant J.-C. », dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Rome, École Française de Rome, 1983, p. 731-753.

145. J. L. Comaroff et J. Comaroff, *Of Revelation and Revolution, op. cit.*; W. Mignolo, *The Darker Side of the Renaissance : Literacy, Territoriality, and Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.

146. M. Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France », *loc. cit.*, p. 269-357.

147. M. Sahlins, « The Economics of Develop-Man in the Pacific », *Res*, n° 21 (1992), p. 12-25.

lisaient les objets étrangers avec discernement pour atteindre cet objectif tout en soutenant leur propre sens de l'identité¹⁴⁸. Toutefois, il est important de rappeler que la consommation de biens étrangers entraîne toujours des conséquences inattendues, dont, à l'instar de ce qui s'est produit dans d'autres contextes coloniaux, la longue histoire de l'emmêlement progressif des cultures indigènes avec le monde méditerranéen et les subtils changements de l'identité et de la conscience qui se sont produits aux siècles suivants constituent un témoignage.

Conclusion

Mon programme de recherche vise, à long terme, la compréhension des transformations que les sociétés indigènes de la France méridionale ont connues au cours de la rencontre coloniale prolongée avec les Étrusques, les Grecs, les Phéniciens et les Romains, durant le premier millénaire avant J.-C. Il vise notamment, pour la période initiale de cette rencontre, à saisir les processus ayant conduit à l'emmêlement des sociétés indigènes et coloniales par le développement d'une stratégie interprétative explorant les processus de consommation qui sont à l'intersection des histoires locales et des structures de pouvoir « mondiales » plus larges. Le présent article ne constitue qu'un résumé schématisé et simplifié d'un sujet assurément complexe. Toutefois, il faut souhaiter que cet exposé aura servi, à tout le moins, à convaincre de l'utilité de cette approche pour éclairer sous un nouveau jour le rôle et l'expérience des sociétés locales en situation coloniale, et les structures socio-historiques dans lesquelles ce processus s'est déroulé.

148. Il est intéressant de remarquer que la pratique analytique fréquente qui consiste à dichotomiser les identités entre Grecs et indigènes constitue une convention discursive commode, mais n'est pas nécessairement révélatrice des catégories identitaires importantes parmi les sociétés indigènes (voir M. Dietler, « Reflections on Latio society during the 4th century BC », dans M. Py, dir., *Recherches sur le quatrième siècle avant notre ère à Lattes*, Lattara 12, Lattes, Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental, 1999, p. 663-680). Pour la plupart d'entre elles, l'identité dépendait du lignage, de la communauté ou du système politique local, selon le contexte. Il est possible que les Grecs de Marseille ou d'Emporium aient constitué un trait insignifiant, marginal, dans ce champ identitaire. De plus, surtout après plusieurs siècles d'occupation, il se peut qu'ils aient été simplement considérés comme un groupe indigène, parmi plusieurs autres, ayant certaines particularités culturelles. Pour les colonisateurs grecs, le fait d'être des habitants coloniaux marginaux fut sans doute un facteur déterminant dans l'évolution des concepts locaux attachés à l'« hellénitude ». Une étude comparative entre Massalia et Emporium serait particulièrement éclairante à cet égard (Dietler, « The Iron Age in Mediterranean France », *loc. cit.*).

L'adoption d'une nouvelle boisson étrangère par des sociétés du bassin inférieur du Rhône n'a pas été sans conséquences à long terme. En raison de l'importance de l'acte de boire dans leur économie politique, cette boisson servit de lien catalyseur qui finit par propulser les sociétés de la France méridionale en plein cœur d'une économie coloniale vers la fin de l'Âge du fer. Cet emmêlement croissant avec les états méditerranéens finit par altérer les modes indigènes de production, d'échange et de relations sociales, et par susciter des relations politiques et économiques de plus en plus favorables au pouvoir colonial, qui entraînent d'autres changements plus subtils, mais importants, tant dans les cultures coloniales qu'autochtones. Toutefois, ces déséquilibres dans les rapports de force ne constituent pas une caractéristique des débuts du contact et elles ne peuvent pas être invoquées afin d'expliquer l'origine du processus d'emmêlement culturel, pas plus que la conquête militaire par Rome de la région au deuxième siècle avant J.-C. n'aura été la conséquence inévitable d'un processus commencé cinq cents ans auparavant. L'histoire de la situation coloniale dans cette région est un amalgame complexe et contingent de transformations des désirs et des perceptions, de formes d'adaptation et de résistance, ainsi que d'espaces et de structures de pouvoir. Le défi qu'il nous faut relever est de rendre intelligible l'évolution de telles situations coloniales sans en faire un processus inéluctable. L'histoire ne se fait pas au centre d'un système mondial, pas plus qu'elle ne se réduit à un mécanisme téléologique de structures globales de pouvoir. Les archéologues désireux de contribuer au projet de la compréhension anthropologique des rencontres coloniales doivent dépasser les macro-modèles réductionnistes et trouver des voies novatrices et plus fines pour l'exploration des relations entre les processus locaux et mondiaux : nous devons élaborer des méthodes pour mieux saisir l'action, la culture et l'histoire locales par l'intermédiaire des vestiges matériels du passé.

Remerciements

Cet article constitue une version largement révisée et augmentée d'un article déjà publié en anglais¹⁴⁹. Je remercie sincèrement Laurier Turgeon, qui m'a invité à présenter ce travail dans le cadre d'un séminaire du CELAT, à l'Université Laval, Québec.

149. M. Dietler, « Consumption, Agency, and Cultural Entanglement : Theoretical Implications of a Mediterranean Colonial Encounter », dans J. Cusick, *op. cit.*

« Objets mobiles » Regards sur la poterie marocaine

Alexandra VAN DONGEN
Musée Boijmans Van Beuningen, Rotterdam, Pays-Bas

Tout. Tout été. Tout vu. Vous pouvez me croire. Vous trouvez que vous en avez manifestement vu de toutes les couleurs? Votre travail, laissez-moi deviner, n'est qu'opprobre? Oh moi, oui, j'ai été utilisé : abusé, usé, expertisé, ridiculisé, désabusé, pulvérisé et même analysé. Enfin tout, tout ce qui rime avec utilisé, mais surtout utilisé : bol à barbe, pot à vinaigre, urne cinéraire, présent funéraire, pyxide, vase, piège à rats, creuset, amphore de bitume, pot de chambre, cruche, bourreau, butoir de porte, pare-soleil, crachoir, seau à charbon, repose-perroquet, pièce de musée, divinité, cendrier. C'est fou ce que les gens sont capables de vous faire lorsque vous êtes le genre calme, qui ne se plaint jamais et accepte tout sans broncher. Si c'est vil, j'en ai eu ma dose et plus – et je connais plus de 5 000 langues (même si vous chipotez sur ce qu'est ou n'est pas une langue). [...] Le fait d'être inanimé ne vous dispense pas le moins du monde de vous faire importuner. Les gens préfèrent les gens, acceptent à la limite les animaux domestiques, mais s'il n'y a rien d'autre à portée de la main, ils se défouleront sur les poteries.¹

Introduction

Le Musée Boijmans Van Beuningen à Rotterdam a pour particularité la diversité de ses grandes collections des beaux-arts. Outre *Le Vagabond* de Jérôme Bosch, *La Tour de Babel* de Pieter Bruegel L'Ancien, et le *Titus* de Rembrandt, les visiteurs peuvent admirer *Impressions d'Afrique* de Salvador Dali, *L'Allée de peupliers* de Vincent van Gogh, *Composition en jaune et bleu* de Mondrian, mais aussi de petites marmites médiévales qui côtoient un nautile monté en coupe du seizième siècle.

Il y a quelques années, le musée décida de mettre en valeur sa collection d'objets utilitaires, de poterie et de céramique, de l'ère

1. T. Fischer, *The Collector Collector*, Londres, Secker & Warburg, 1997, p. 22.